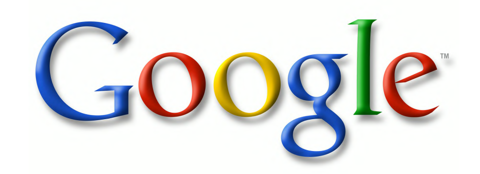
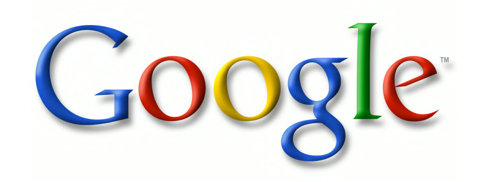
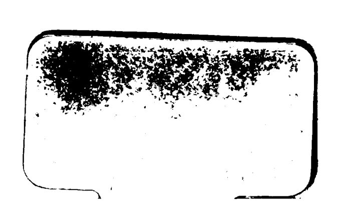





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



AMBIGU
LITTÉRAIRE,
OU
TOUT CE QU'IL VOUS PLAIRA.

AMBIGU LITTÉRAIRE,

OU

TOUT CE QU'IL VOUS PLAIRA.

*PAR M. D***.*

Sunt bona, ſunt quædam médiocria, ſunt mala plura,
Quæ legis hic: aliter non fit, Avite, liber.

Martial, Epig. XVI, Lib. 1.

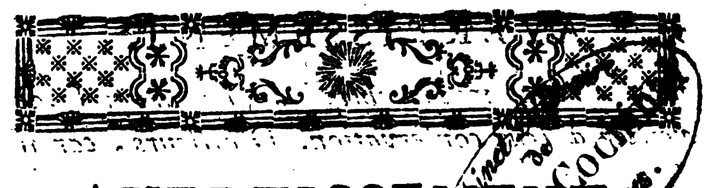


A LONDRES,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez P. DE LORMEL, rue du Foin S.-Jacques, à l'image de Sainte Genevieve.

M. DCC. LXXXII.



AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS *des Piéces qui composent ce Recueil, sont des imitations libres de quelques pensées de* la Bruyere, *parmi lesquelles on trouvera beaucoup d'autres petites Piéces de différens genres, le tout entremêlé d'un grand nombre d'Epigrammes d'*Ausone & de Martial, *traduites librement; mais beaucoup plus mal que bien: je n'attends pas qu'on me le dise, je me hâte d'en convenir moi-même, ne voulant pas qu'on me reproche de donner pour bonnes des bagatelles que j'ai faites en me jouant, dont je n'ai jamais prétendu retirer honneur, ni profit, & que je crois très-peu dignes de l'attention du Public.*

--Pourquoi les faites-vous donc imprimer?

-- Parce que si je veux les lire, il me sera plus commode de le faire sous cette forme que sous une autre; parce qu'un pere, qui a le malheur d'avoir des enfans borgnes ou bossus,

n'en est pas moins obligé de les aimer & de veiller à leur conservation. D'ailleurs, car il faut tout dire, « c'est pour le coin d'une Li-» brairie; & pour en amuser un voisin, un » parent, un ami qui aura plaisir à me ren-» contrer & repratiquer en cette image . . . . . » Si toutefois ma postérité est d'autre appétit, » j'aurai bien de quoi me revancher; car ils » ne sçauroient faire moins de conte de moi, » que j'en ferai d'eux en ce tems-là. Tout le » commerce que j'ai en ceci avec le Public, » c'est que j'emprunte les outils de son écriture » plus soudaine & plus aisée : en récompense, » j'empêcherai peut-être que quelque coin de » beurre ne se fonde au marché. Et quand » personne ne me lira, ai-je perdu mon temps » de m'être entretenu tant d'heures oisives, » à des pensemens si utiles, & agréables ?

(Essais de Montaigne, Liv. II, chap. 18.)

AMBIGU



AMBIGU LITTERAIRE, OU TOUT CE QU'IL VOUS PLAIRA.



VERS

Sur le Mariage de LOUIS XVI, alors Dauphin.

AUGUSTE Hymen, vous comblez tous nos vœux,
La paix, la gloire & l'abondance
Seront les fruits d'une alliance
Qu'on verra subsister malgré nos envieux.
Oui, la tendresse & la constance,
De plus en plus serrant de si beaux nœux;
Uniront à jamais & l'un & l'autre Empire.
Vous, que l'Europe entiere admire,

A

Vous, qu'on nous peint ſi vertueux, ſi bons;
Heureux Époux, trouverons-nous étrange
Qu'il naiſſe des Héros du précieux mélange
Du ſang d'Autriche & du ſang des Bourbons.

LE LOUP DÉVALISÉ,

FABLE.

O L'HEUREUX tems, où nos ſages Ayeux;
Non dévorés par un luxe cauſtique,
Avec des mœurs, avec un bien modique,
Vivoient contens, tranquilles & joyeux.
Un honnête homme à pied dans une ville;
Comme y marchoient Alexandre & Céſar,
Comme y marchoient Caton & Paul-Emile;
Ne craignoit point, à l'approche d'un char,
D'être écrâſé comme un foible reptile.
Mais aujourd'hui que la fatuité
Fait conſiſter dans l'extrême opulence;
Dans le clinquant, dans la magnificence;
Le vrai mérite & la félicité,
Pour s'enrichir il n'eſt rien qu'on ne tente.
Voyant Damis, vous le trouvez heureux
De poſſéder vingt mille écus de rente;
Vous vous trompez, cet homme ambitieux
Forme en ſecret une entrepriſe folle,
Y met de part un eſcroc, un vaurien,

Qui vous l'endort, puis ensuite le vole
Si lestement qu'il ne lui laisse rien.
A cette passion, dont le monde raffole,
L'Apologue qui suit se rapporte assez bien.

Un jour que Lise, au bord d'une fontaine,
Faisoit toilette & se miroit dans l'eau,
Un jeune loup, s'élançant dans la plaine,
Vint, comme un trait, fondre sur son troupeau;
Lors consultant la faim qui le domine,
Cet animal, imprudent & glouton,
Pouvant prendre un agneau, charge un très-gros mouton,
L'emporte, & vers le bois pesamment s'achemine:
Tayaut, témoin du fait, sans perdre un seul moment,
Le suit, l'atteint, le mord, l'attaque vivement:
Lise, de son côté, presse son chien, l'anime,
Tant & si bien qu'ils sauvent la victime
Que le loup se flattoit d'immoler à sa faim:
Pour lui, honteux, confus, il disparoît soudain.
Vous, que l'ambition tourmente & tyrannise,
Pour vous garder de pareille sottise,
Toujours dans votre tête ayez ce mot empreint:
Qui trop embrasse, mal étreint.



LE PHILOSOPHE
ET
LES PETITS-MAITRES.

* * *

MAIS on ne vous voit point, vous ſortez rarement;
Quel eſt donc votre amuſement,
Vous demandent des gens ennuyés de leur être ?
Si vous leur répondez en bel & bon Français,
J'ouvre les yeux, je vois, j'apprens à me connoître;
Je goûte la ſanté, la liberté, la paix;
J'aime à ſentir que je ſuis, que j'exiſte;
Je ſçais des malheureux, & ma main les aſſiſte:
C'eſt ne rien dire, on ne vous entend pas,
Tant les biens, les vrais biens, les biens par excellence,
Peu goûtés, peu ſentis par la ſotte opulence,
Sont mis indignement dans le rang le plus bas;
Mais entretenez-les de danſes & de modes,
De ſpectacles, de jeux, de ſoupers délicats;
De chiens & de chevaux, de voitures commodes;
De vous alors ils feront quelque cas.

* Toutes les Piéces de ce Recueil, qui ont en tête ces trois étoiles * * *, ſont des imitations libres de *La Bruyere*.

ÉPIGRAMME.

JE ne crois pas qu'en conſcience
Milon ſe plaigne cette fois,
Revenant chargé d'or, après cinq ans d'abſence;
Il compte ſur un fils, il en retrouve trois.

AVIS

A UNE GLORIEUSE.

NE faites plus la petite Maitreſſe,
Ce ton, ces airs ne vous vont nullement.
Le ſort en vous donnant l'orgueil ſans la nobleſſe,
Et qui pis eſt, ſans la richeſſe,
Vous a fait, chere Hortenſe, un fort mauvais préſent.

LE CORDONNIER DÉBAUCHÉ,

CONTE.

UN Cordonnier, qu'on appelloit Grégoire,
Pauvre & n'ayant pour tout bien que ſes bras,
Mais ſans ſouci, ſans ſoins, ſans embarras,
Employoit conſtamment le dimanche à bien boire;

Et très-ſouvent le lundi s'enſuivoit.
Ainſi, gaîment notre homme dépenſoit;
En un ſeul jour & ſans beaucoup de peine,
Tout le produit de ſa ſemaine.
Certain Marchand, dont il étoit voiſin,
Le voyant, ſur le ſoir, venir de la guinguette
Trébuchant, clopinant, ayant le ventre plein,
Mais la bourſe extrêmement nette;
Lui dit, compere, tu fais mal
De mener à ton âge une pareille vie.
S'il te ſurvient la moindre maladie,
Il faudra dénicher, aller à l'Hôpital,
Y mourir dans la gêne & dans l'ignominie.
Va, crois-moi, mon enfant, un garçon bien inſtruit,
Pour la ſoif à venir ſe réſerve une poire:
Je ſçais cela, Monſieur, lui répondit Grégoire;
Mais c'eſt plus fort que moi, je n'aime pas le fruit.

MORALITÉ.

* * *

L'OR & l'argent, le crédit, la puiſſance,
Trop fortement emportent la balance
Parmi les aveugles humains.
Ces Financiers, & ſi fiers & ſi vains,
Dont l'accueil eſt glacé, l'œil farouche & ſiniſtre,
Viendroient tous m'adorer, ſi j'étois un Miniſtre.

EPIGRAMES DE MARTIAL.

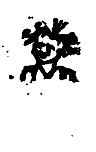
Epig. XIX. Liv. I.

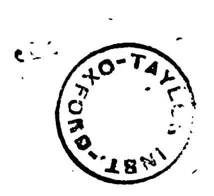
QUI n'a que quatre dents & les perd est à plaindre:
Deux vous tomberent, Lise, un matin, en toussant,
Le lendemain, deux autres en crachant :
C'étoit tout, n'est-ce pas ? à quoi sert-il de feindre?
Or, maintenant toussez & crachez sans rien craindre.

AUTRE.

Epig. C X. Liv. I.

IL te sied bien, Léon, de dire tous les jours,
Que je fais de trop longs ouvrages :
Les tiens assurément sont meilleurs & plus courts ;
Car à peine en cent ans écrirois-tu deux pages.





AUTRE.

Epig. LXXIX. Liv. VI.

Riche & comblé d'honneurs, que vous faut-il encore?
Armand, quel noir souci, quel chagrin vous dévore,
Avec tant de moyens d'être vraiment heureux ?
Ah ! faites donc qu'au moins la fortune l'ignore,
Ou craignez de sa part un revers dangereux.

AUTRE.

Epig. XXVI. Liv. III.

A vous seul appartient ce superbe Château,
A vous seul sont ces prés, ces vergers, ces jets-d'eau ;
Pour vous seul, ô Damon, cette terre féconde
Produit d'excellent bled, du vin délicieux ;
Pour vous seul en vos mains l'argent vient & abonde,
Et c'est sur tout cela que votre orgueil se fonde :
Mais dites-moi ; car je suis curieux,
Pourquoi, possédant seul tant de biens précieux,
Votre femme est à tout le monde ?



AUTRE.

Epig. XVII. Liv. V.

PENDANT long-tems, je vous ai vu si fiere,
Que j'aurois craint de vous mettre en colere,
En vous offrant un simple Chevalier.
  Etoit-ce donc la peine, Hortence,
  De tant vanter votre naissance
Et de finir par vous mésallier ?

STANCES

Sur la vanité.

PETIT homme pétri d'argile,
Répond-moi, sur quoi fonde-tu
Ton orgueil, ta morgue imbécille ?
Sur ta raison, sur ta vertu ?
Non, sans doute, ces dons sublimes,
Que dans les autres tu déprimes,
Ne donnent point un air hautain.
Il suffit d'avoir en partage
Les vrais biens qu'estime le sage,
Pour n'être glorieux, ni vain.

Insuportable en ses caprices,
L'orgueil, cet injuste tyran,
Veut qu'on encense tous ses vices,
Veut qu'on le place au premier rang;
Il croit que pour lui tout existe,
S'offense dès qu'on lui résiste
Et ne peut souffrir de rivaux.
Impérieux & despotique
Il déteste une République
Où tous les hommes sont égaux.

Les biens, dont on se glorifie,
Au lieu de nous rendre meilleurs,
Ne font qu'empoisonner la vie,
Ne font que corrompre nos mœurs.
Le rang, le crédit, la fortune,
Et tout ce qu'une ame commune
Recherche, idolâtre ici bas,
Cachent des passions honteuses,
Des chagrins, des peines affreuses
Que le vulgaire ne voit pas.

Vainement le fier égoïsme
Affiche un mérite éminent,
Trop semblable au charlatanisme
Ses discours ne sont que du vent.

Quiconque exalte ſa naiſſance,
Ses ſervices, ſon opulence,
Découvre ſa fatuité.
Moins on eſt grand, plus on croit l'être;
Et rien n'apprend mieux à connoître
Qu'ici bas tout eſt vanité.

Eh! que m'importe ta richeſſe
Si tu n'as ſoin des Malheureux?
Que ſert de vanter ta nobleſſe
Si tu n'imites tes ayeux?
Un éclat emprunté ne donne
Le droit de mépriſer perſonne,
Ni de faire le renchéri:
Pour toi ma haine ſe renforce,
Lorſque ſous ta trompeuſe écorce
Je ne trouve qu'un tronc pourri.

Qu'a donc ce mortel qui s'agite,
Qui, les yeux ouverts en tout tems,
Court ſans ceſſe & ſe précipite
Dans mille embarras différens?
C'eſt que l'ambition le ronge,
C'eſt que pour s'agrandir il ſonge
A former de nouveaux projets.
Jamais dans ſa vie inquiéte,
D'une ame pure & ſatisfaite,
On ne lui vit goûter la paix.

A courir au-devant des modes
Cet autre diſſipe ſon bien :
Riche en magots, riche en pagodes ;
A force d'avoir il n'a rien :
Plus ces miſeres ſont fragiles,
Diſpendieuſes, inutiles,
Et plus l'inſenſé s'applaudit ;
Tandis que ſa famille entiere,
Manquant ſouvent du néceſſaire,
Se déſeſpere & le maudit.

Dans ce char brillant qui s'avance ;
Damon ſuperbement doré,
Se regarde avec complaiſance
Se croit digne d'être adoré :
Jaloux d'étaler ſa parure,
Et ſa livrée & ſa voiture,
Choſes qui ſont ſon plus grand prix :
Sçait-il que toute cette ſuite
Ne ſert qu'à le mener plus vite
Où la fortune l'avoit pris ?

Elle eſt donc preſque reconſtruite
Cette maiſon que tes ayeux
Trouvoient grande & toi trop petite,
Sans être pourtant plus grand qu'eux ?

Mais quel désespoir, qu'elle rage !
Tout occupé de cet ouvrage
La mort te surprend, te saisit :
J'entends sonner ta derniere heure ;
Quatre planches font ta demeure ;
Un peu de terre te suffit.

Comme une flamme qui dévore,
Le luxe en tous lieux se répand,
Heureux qui lui résiste encore,
Et de son état est content :
Des créanciers impitoyables,
Des enfans nuds & misérables,
Ne lui déchirent point le cœur :
Tranquille au sein de sa famille,
Il cherche bien moins ce qui brille,
Que ce qui fait le vrai bonheur.

Folle & ridicule chimere,
Audacieuse vanité
A tout ton clinquant je préfere
Une honnête simplicité.
Etre humain, généreux, modeste ;
Eviter tout excès funeste
Est précisément ce qu'il faut :
Oh ! qu'il en coûte pour descendre,
Après qu'on a voulu le prendre
Sur un ton trop fier & trop haut !

EPIGRAMME.

* * *

PISON est mort, on le dit en tous lieux :
En vérité, c'est grand dommage !
Il étoit doux, honnête officieux,
Avoit de l'esprit, du courage :
Tout le monde en sera d'accord.
--Ajoutez, pourvu qu'il soit mort.

EPIGRAMME.

A vos goûts, j'y consens, livrez-vous toute entiere :
Procurez-vous & des culs (*) de Paris,
Et des chiffons du plus grand prix ;
Mais, de grace, Ninon, soyez moins minaudiere.

(*) Nom que les Dames de Province donnent actuellement à des especes de matelats, ou de bouffans qui servent à leur grossir les hanches & le derriere.



COUPLETS

Chantés par un Enfant le jour qu'il fut parrein d'une cloche avec une Demoiselle appellée Rosiere.

AIR : *Tendre fruit des pleurs de l'Aurore.*

D'UN enfant recevez l'hommage,
Et qu'il ne vous allarme pas ;
Ce n'est point cet enfant volage
Qui séduit d'innocens appas.
Ces fleurs, que ma main vous présente,
Doivent rassurer votre cœur :
Voyez cette rose charmante,
Vous avez toute sa fraîcheur.

Qui mieux que vous, jeune Rosiere,
D'un mari fera le bonheur ?
Vous n'êtes ni vaine, ni fiere,
Tout respire en vous la douceur ;
Aux soins d'une très-digne mere
Vous répondez parfaitement ;
Pour l'époux qui sçaura vous plaire,
Vous en ferez sans doute autant.

Ah! ſi j'avois un peu plus d'âge,
J'oſerois vous offrir ma main;
Mais je n'ai pas cet avantage
Ainſi l'a voulu le deſtin.
Puiſſe, avant la fin de l'année,
La cloche qui porte nos noms,
En célébrant votre hyménée,
Faire entendre ſes plus beaux ſons.

EPIGRAMME.

DE grace, Iphis, expliquez-nous
Pourquoi Philon que tout le monde abhorre,
Et qui de plus en plus ſe perd, ſe déshonore,
Vous ſuit comme votre ombre & ne fait rien ſans vous?
Parlez, ne craignez point qu'on vous faſſe la guerre
Pour l'avoir ſçu défendre envers & contre tous.
Ne faut-il pas que ſur la terre
Les loups vivent avec les loups?

AUTRE.

S'IL faut être ſans biens, ſans vertus, ſans talens
Pour obtenir votre ſuffrage,
Perfides envieux, volontiers je conſens
D'être plutôt l'objet de votre aveugle rage.
Avoir le ſort des plus honnêtes gens,
Eſt un titre d'honneur, & non point un outrage.

AUTRE.

AUTRE.

De tous les gens qui peuvent lui déplaire,
Lise saisit & contrefait très-bien
Le son de voix, l'allure & le maintien.
Ce seroit, j'en conviens, un bon tour à lui faire
Que de la peindre aussi, pour après s'en mocquer;
Mais Lise a tant de tons & tant de façons d'être,
Tant de défauts qu'il faudroit expliquer,
Que sur ce point le plus habile maître
Auroit l'affront de la manquer.

AVIS A LA JEUNESSE.

On éprouve souvent, qu'en fait de mariages,
L'intérêt, ou l'amour sont des guides peu sages.
Voulez-vous donc jouir des douceurs de l'Hymen,
Que la seule raison, fixant vos goûts volages,
Eclaire votre choix, dirige votre main.
Si, par l'amour vous vous laissez séduire,
Quelques heureux instans d'ivresse & de délire
Sont bientôt suivis du dégoût.
Si Dorimene est riche, elle prend trop d'empire,
Se fait valoir, pense qu'on lui doit tout,
Aime le jeu, le luxe, la dépense
Et pousse d'un mari la patience à bout.

D'où vient que des esprits l'heureuse convenance ;
Les bonnes mœurs, la vertu, la décence,
Choses si dignes de nos soins,
Sont aujourd'hui ce qu'on prise le moins ?
Pourquoi cent questions sur la somme qu'on donne ;
Sur le bien présent & futur,
Et pas un mot de la personne ?
Ah ! sur ce dernier point ne laissez rien d'obscur ;
Prendre femme, Damon, trop riche, ou trop jolie,
Sans rechercher les qualités du cœur,
Qui seules font le vrai bonheur,
Est le comble de la folie.

LE VOYAGEUR

Qui cherche la paix.

* * *

J'APPROCHE avec plaisir d'une petite Ville ;
De l'endroit où je suis, j'en compte les clochers ;
J'en distingue les tours, les maisons, les vergers :
Tout ce qui l'environne est riant & fertile ;
Presque assise à mi-côte, un grand bois la défend
Des ardeurs du midi, des insultes du vent.
De la montagne opposée & voisine,
Je crois la voir peinte sur la colline.

Charmé d'un tel séjour, je mécrie à l'instant:
Retraite fortunée! incomparable asyle!
Oh! que dans ton enceinte on doit être tranquille!
Il me tarde déja d'en être un habitant.
J'arrive enfin; mais quelle est ma surprise!
J'y trouve, comme ailleurs, des guerres, des débats;
J'y vois tous les esprits dans une horrible crise,
Et sans plus différer, j'en détourne mes pas.
Des douceurs de la paix mon cœur toujours avide
Osoit se lès promettre en ce lieu plein d'appas;
Mais je le vois trop bien cette paix ne réside
Qu'où les hommes n'habitent pas.

MORALITÉ.

* * *

LORSQUE la vie est misérable
Elle est affreuse à supporter:
Lorsqu'elle est tranquille, agréable,
On craint toujours de la quitter.
En vain contre le sort l'homme murmure & gronde
Tout est compensé dans ce monde.



EPIGRAMME D'AUSONE.

MYRON, vieux & tout blanc, desiroit une nuit
De la jeune Laïs ; il vient, on l'éconduit :
Se doutant de la cause, en secret il apprête
Suie & charbon dont il poudre sa tête,
Tant & si bien qu'il la noircit.
Différent donc du premier personnage,
Par la couleur & non par le visage,
A la belle il revient, redit son oraison.
Elle jugeant, par la comparaison
Des cheveux & de la figure,
Que c'est un autre, ou peut-être Myron :
Mais voulant, en tout cas, rire de l'aventure,
Répond, avec un fier souris :
Insensé, tu me fais une vaine priere,
Comment accorderois-je au fils
Ce que je viens de refuser au pere ?

AUTRE *du même.*

EST-CE-LA le portrait du Docteur Robineau ?
— Vous l'avez dit, c'est son vilain museau.
—Où le trouver lui-même ?—Allez droit à sa chaire.
— Et, qu'y fait-il pour l'ordinaire ?
— Tout ce qu'il fait dans ce tableau.

AUTRE *du même.*

QU'UN aveugle, en marchant, porte un boiteux ſur lui,
Ce couple malheureux en devient plus valide.
L'aveugle, par ſes pieds, du boiteux eſt l'appui;
Le boiteux, par ſes yeux, de l'aveugle eſt le guide.

AUTRE *du même.*

VOIS Damis au milieu des livres qu'il achete,
Comme il ſe croit ſçavant! comme il eſt ſatisfait!
De flûtes, de hautbois qu'il faſſe auſſi l'emplette,
Et demain il ſera Muſicien parfait.

LES CHOUX VOLÉS,

CONTE.

LES yeux baiſſez, Micheau fendant la preſſe,
Aux pieds de ſon Curé ſe jette & ſe confeſſe.
D'abord les plus petits péchés
Fort leſtement ſont dépêchés:
Pour les gros, c'eſt tout autre choſe,
Il héſite, il ne les expoſe
Que préciſément à la fin:
Alors, ne pouvant plus reculer d'avantage;

J'ai depuis peu, dit-il, volé dans un jardin
Cinq ou six choux, pour mon usage :
Bien m'en repens, & si jamais la rage
Me prend d'y retourner, qu'on me pende soudain.
Cette faute, mon fils, dit le Pasteur benin,
Est une peccadille, une pure misere,
Pour l'expier, tu diras un rosaire :
Je suis, comme tu vois, bien traitable & bien doux.
Oh ! oui, répond Micheau, vous châtiez en pere,
En vrai Pasteur, & d'autant moins sévere,
Que les choux dérobés, hélas ! étoient à vous.
Tudieu ! l'ami, cela change l'affaire,
Replique le Curé transporté de colere ;
Compte-moi douze francs, sans quoi je ne t'absous ;
Car bien qu'en d'autres cas, je passe à la légere
Sur les péchés que suit un repentir sincere,
Si faut-il, cette fois, distinguer choux & choux

LA FUREUR DU JEU.

D'OU vient que retenu par un faux point d'honneur,
Un Noble, parmi nous, dédaigne le commerce,
Et sous un vieux donjeon, que la misere perce,
Ne fait que végéter ; tandis qu'avec ardeur,
Dans de riches comptoirs, un fier Anglais s'éxerce.
En commerçant, l'un craint de s'avilir
Et se couvre d'opprobre au sein de la paresse ;
L'autre n'a qu'un seul but, celui de s'enrichir :

Mais ce but eſt utile & le fait accueillir
Mieux que ne le feroit une vaine nobleſſe.
Sots préjugés, fauſſe délicateſſe,
Juſques à quand nous maîtriſerez-vous ?
Le commerce avilit, à nous entendre tous ;
Mais le brelan, mais le trente & quarante,
Et tous ces autres jeux que le Démon invente,
Ne ſont-ils pas un trafic plus abject,
Plus dangereux, plus trompeur, plus ſuſpect ?
S'il faut, pour mon malheur, que ma bourſe ſoit priſe,
Qu'importe que ce ſoit au milieu d'un chemin,
Ou dans un beau Sallon à côté de Céphiſe,
L'effet en eſt-il donc moins triſte & moins certain ?
-Mais vous pouvez gagner.- Quoi gagner, je vous prie?
Tout l'argent d'un parent, d'un ami, d'un voiſin
Que je réduis à n'avoir plus de pain,
A s'étrangler de rage & de furie ;
Et ces horreurs vous les nommez un gain ?
Ah ! loin de nous ces jeux où l'intérêt domine ;
Ces jeux, diſons plûtôt ces funeſtes combats,
Où, pour un ſeul vainqueur qui fera bonne mine,
Cinquante malheureux ſe déſolent tout bas.
Oh ! comme ils ſont défaits, comme ſur leur viſage
Se peignent tour-à-tour le déſeſpoir, la rage,
Les repentirs cuiſans, l'ardente ambition,
La crainte, le deſir, la ſombre affliction.
Qu'une main faſſe luire un rayon d'eſpérance,
On ſe déride, on reſpire, on ſourit ;

Mais que l'inſtant d'après vienne à tourner la chance,
Parmi tant de joueurs regne un morne ſilence,
Tous ſont pétrifiez ; quel changement ſubit !
Vous connoiſſez Doris, cette brune charmante,
Voyez-là tout auprès de cet homme à plumet,
L'œil éteint, l'air penſif & la bouche béante,
Attendre ſon deſtin d'un as, ou d'un valet.
Ainſi, des criminels, dont on lit la ſentence,
En peſent tous les mots, dans le plus grand ſilence,
Et pâles, abattus, incertains de leur ſort,
Attendent, tous tremblans, ou la vie, ou la mort.
O malheureux joueurs ! qui feriez les délices,
  Et l'ornement de la ſociété ;
Pourquoi vous livrez-vous aux fougues, aux caprices
    D'une brutale avidité ?
    Il eſt tant d'autres exercices
Plus nobles, plus humains, plus faits pour la ſanté.
    Français, vos jeux ſont des ſupplices
Trop cruels pour un peuple ami de la gaité.

AVIS AU LECTEUR.

Laure, depuis long-tems, cherchoit avec ardeur,
Un mari pour la forme, un amant pour l'uſage ;
Elle les a tous deux, & l'époux en enrage :
Le pauvre ſot ! un rien l'afflige & lui fait peur.
Ah ! quand le Ciel nous donne une femme volage,

Voulant la retenir, nous perdons notre tems,
Voulant nous en venger, on rit à nos dépens.
Toute précaution, toute contrainte est nulle,
Il faut, de bonne grace, avaler la pilulle.

EPIGRAMME

Contre un Avocat.

SI je dis quelquefois des vérités trop dures;
J'y suis forcé, c'est en me défendant;
Mais vous, maître Dupui, qui, dans vos écritures,
Nous insultez, pour gagner de l'argent,
Vous êtes donc marchand d'injures?
Je vous en fais mon compliment.

AUTRE.

VOUS nous trompez, Alix, & soit dit entre nous,
Votre parure à nos yeux en impose.
Retranchez en tout ce qui n'est pas vous
Le reste, après cela, sera bien peu de chose.



AUTRE.

JEAN, l'autre jour, me contoit que sa femme
Tous les ans lui donnoit un beau petit garçon;
C'est trop, lui dis-je, un tel excès de flamme
Altere ta santé, ruine ta maison;
Et le fardeau de ces enfans t'assomme.
Excusez-moi, Monsieur, répondit le bon homme,
Il ne m'en coûte rien, pas même la façon.

AUTRE.

MARTHE vêtue en sa jeunesse
D'un vieux morceau de rideau verd,
Fait aujourd'hui la petite maitresse;
Mais devinez à quoi cela lui sert?
C'est pour mieux rappeller à ceux qui l'ont connue,
Que jeune elle étoit presque nue.

AUTRE.

Aux bons Saints, plus qu'à Dieu, si nous nous adressons,
Notre Curé le veut; soit fait, obéissons;
Mais une chose en lui me répugne & me choque;
Pour obtenir sur nous d'abondantes moissons,
Ce sont bien moins les Saints qu'Atropos(*) qu'il invoque.

(*) C'est une des trois Parques.

L'ENGEOLLEUR,

FABLE.

SUR le penchant d'une colline,
Un homme avoit un pré d'un très-mauvais renom;
Il n'y croissoit qu'une mousse très-fine
Et jamais d'herbe en aucune Saison.
Au centre cependant, étoit une fontaine,
Dont les eaux s'écoulant par quelque souterrein,
Alloient un peu plus bas lui former dans la plaine
Un autre pré d'un revenu certain.
Vous avez, lui dit son voisin,
Un rocher stérile & sauvage
Tout auprès de mon héritage :
Prenez le mien, j'en ferai bon marché,
Ou laissez-moi le vôtre & n'en soyez fâché :
Car nous n'en serons pas vous plus gueux, moi plus riche,
Quand vous m'aurez vendu cette méchante friche.
A force de tenir de semblables discours
Le fin matois fit tant qu'il empauma notre homme,
Et moyennant une modique somme,
Se rendit maître pour toujours
De la roche & de la fontaine.
Deux jours après il en détourna l'eau
Secrétement & sans beaucoup de peine
Dans le champ qu'il avoit sur le même coteau,

Le rendit excellent, & d'un terrein ſtérile;
Avec peu de dépenſe, en fit un pré fertile.
Le trop facile & malheureux vendeur,
Voyant le ſien devenir ſec, aride,
Par l'indigne projet d'un voiſin trop avide,
En ſécha de dépit, en mourut de douleur.

Défiez-vous des gens qu'un vil intérêt guide:
Charlatans, vrais filoux, s'ils vous donnent un œuf
Ce n'eſt qu'afin d'avoir un bœuf.

EPIGRAMME.

VOUS, qui, ſous les dehors d'une feinte ſageſſe,
Faites ſemblant de hair la richeſſe:
Pourquoi d'Ariſte êtes-vous ſi jaloux?
C'eſt qu'il a du mérite & du bien plus que vous.

EPIGRAMME.

QU'ON ſerve ſous Vénus, ou qu'on ſerve ſous Mars,
Les riſques ſont égaux ainſi que les haſards.
Soldats, qui vous livrez aux dangers de la guerre,
Vous abrégez vos jours, en faiſant de la terre
Un vrai déſert, un théâtre ſanglant;
Vous, Meſſieurs les A***, c'eſt en la repeuplant.

L'INTÉRÊT DES PAUVRES INDIGNEMENT SACRIFIÉ.

GARDEZ vos dons, ames pieuſes,
Le froid, l'inſenſible Dorval,
En rejettant vos offres généreuſes,
Détruit ſeul & renverſe un ancien Hôpital :
Ainſi l'a décidé cet homme charitable,
Par pur eſprit de contradiction :
D'ailleurs, en ce moment, il ſe levoit de table,
Et faiſoit la digeſtion.
Tel qui paſſe ſa vie à faire bonne chere,
Ignore qu'à ſa porte on ſoit dans la miſere;
De lui ſeul occupé, ſourd aux beſoins d'autrui;
Les cris des malheureux vont en vain juſqu'à lui.

MORALITÉ.

* * *

LES Grands paſſent leur vie à planter des allées,
A dorer des plafonds, à combler des vallées;
Mais remettre à ſon aiſe, avec bien moins d'argent,
Un pere de famille, un vieillard indigent;

Réparer tout le tort causé dans un village,
Par un débordement, une grêle, un orage;
Prévenir un grand mal, un extrême besoin,
Hélas ! leur vanité ne s'étend pas si loin.

EPIGRAMME.

AVEC un air doucereux & benin,
Très-finement Michelet s'approprie
Et les biens de la veuve & ceux de l'orphelin.
Chacun murmure, chacun crie
De le voir, tous les jours, s'enrichir à ce point;
Mais la punition retarde & ne vient point.

EPIGRAMME.

EN vérité, Valsain m'assomme,
Lorsque vingt fois dans un moment,
Il me dit qu'il est honnête homme,
Et me l'atteste avec serment;
Loin qu'il m'en donne une assurance,
Il augmente ma défiance
Par tant de protestations.
J'aimerois mieux que, gardant le silence,
Il me prouvât ce qu'il avance,
Par quelques bonnes actions.

CE QUI N'EXISTE NULLE PART.

* * *

UNE chose impossible à trouver ici bas
Est, j'en suis sûr, une petite Ville,
Où, sans dissensions, sans procès, sans débats
Chaque habitant vit heureux & tranquille;
Où les Cousins se parlent, sont unis;
Où, dès qu'on fait un mariage,
On n'a point à craindre la rage,
Les coups de langue, les écrits
De quelques secrets ennemis;
Où les sots calambours, l'indiscret bavardage,
Les faux rapports, l'odieux persiflage,
De la société pour jamais sont bannis;
Où pour les rangs & d'autres bagatelles
On ne voit point de procès, de querelles;
Où le Bailli souffre le Président,
Et les Élus le Lieutenant;
Où le Doyen est ami des Chanoines,
Du Curé même, & celui-ci des Moines.



EPIGRAMME.

TOUT votre bien, dans l'origine,
Ne valoit pas deux mille écus,
Et vous en possédez cent mille, & même plus.
Ah! sans être sorcier, cher Timante, on devine
Comment & par quel art, ces biens vous sont venus.

L'AVOCAT ET LE PLAIDEUR,

CONTE.

UN Villageois observant la figure
D'un Avocat qu'il consultoit,
Vit qu'en lisant sa procédure
A chaque instant la tête lui branloit.
Ce n'étoit, dans le fond, qu'un vice de nature;
Mais le Plaideur qui l'ignoroit,
En tirant pour sa cause un très-mauvpis augure,
Se léve, ouvre la porte & comme un trait s'enfuit,
Criant à l'Avocat, qui gravement le suit
Pour l'arrêter: Monsieur, si je vous quitte,
C'est que je sens que mon affaire est frite.
--Qui te l'a dit, nigaud, demeure, attends un peu,
Ma consultation sera bien vite prête.
Non, non, dit le manant, le signe vaut le jeu:
Ne vois-je pas que vous branlez la tête?

MORALITE.

MORALITÉ.

Si, ſur nos fronts, en très-gros caracteres,
La Nature imprimoit le vrai nom de nos peres,
Combien de gens, dont la fauſſe grandeur
Seroit réduite à ſa juſte valeur !
Ce Courtiſan, qui, dans ſa folle ivreſſe,
Nous vante ſes ayeux, & penſe qu'en nobleſſe
Aucun mortel ne l'égala jamais,
Eſt peut-être le fils d'un Moine ou d'un Laquais.

EPIGRAMME DE MARTIAL.

Epig. LXI. Liv. III.

Vous demandez toujours, & dites pour excuſe
Que vos demandes ne ſont rien ;
S'il eſt ainſi, Tiphon, nous nous accordons bien ;
Rien vous ne demandez, rien je ne vous refuſe.



AUTRE *du même.*

Epig. LIV. Liv. XII.

Que dites-vous de notre ami Grégoire ?
Il a les cheveux roux, la barbe ſale & noire ;
Il eſt de plus borgne & boiteux.
En vérité, j'ai peine à croire,
Qu'avec un corps auſſi défectueux,
L'âme, l'eſprit, le cœur ne ſoient pas vicieux.

AUTRE *du même.*

Epig. LXXXII. Liv. V.

Etes-vous pauvre, Arons ? vous le ſerez toujours.
Comme les eaux, par un rapide cours,
Vont à la mer & s'y confondent,
Les biens s'en vont de même où d'autres biens abondent.



AUTRE *du même.*

Epig. LIII. Liv. VI.

ARISTE, qui, ſans vie, en ce moment repoſe,
Hier, ſoupant chez nous, étoit joyeux & ſain :
D'une ſi prompte mort vous demandez la cauſe,
C'eſt qu'en ſonge il a vu Purgon le Médecin.

AUTRE *du même.*

Epig. LXXIII. Liv. V.

DAMON voudroit mon Livre & Damon n'aura rien.
J'ai, pour le refuſer, une raiſon bien grande ;
Je crains, en lui donnant le Livre qu'il demande,
Que cela ne l'engage à me donner le ſien.

AUTRE *du même.*

Epig. X. Liv. XII.

POSSÉDANT, Théodore, un million de rente,
Vous deſirez toujours & toujours entaſſez :
Vous n'êtes pas le ſeul que cette faim tourmente,
Pluſieurs ont trop, perſonne aſſez.

AUTRE *du même.*

Epig. LXIX. Liv. XI.

AUX Grands pour peu que l'on demande,
On doit s'attendre à des refus.
Demandez leur beaucoup, vous n'obtiendrez pas plus;
Mais la honte en ſera moins grande.

AUTRE *du même.*

Epig. XXXVIII. Liv. I.

QUAND vous liſez mes vers à d'autres,
Vous oſez, Liſymon, vous en dire l'Auteur.
En cela, j'en conviens, vous n'êtes point menteur:
Car, les liſant ſi mal, ils deviennent les vôtres.

Ou avec la préciſion de l'original.

CES vers que lit Damis ſont, ſans doute, les miens;
Mais les liſant ſi mal, ils deviennent les ſiens.



STANCES
SUR L'ENVIE.

MONSTRE échappé du noir cocyte,
Fléau de la ſociété,
Verrai-je toujours le mérite
Eprouver ta malignité ?
Juſques à quand, cruelle envie,
Empoiſonneras-tu ma vie,
Par tes coupables attentats ?
Juſques à quand ta bouche impure,
Vomira-t-elle l'impoſture
Sur les hommes de tous états ?

Epars autrefois ſur la terre,
Pourquoi ſommes nous réunis ?
Eſt-ce pour nous faire la guerre,
Ou nous entr'aider comme amis ?
Par de malignes équivoques,
Par des inſultes réciproques,
Toujours trop prompts à nous venger,
Nos cités, nos foibles retraites
Paroiſſent n'avoir été faites,
Que pour nous y mieux égorger.

Les envieux, les ſatyriques
Déshonorent l'humanité.
N'attendons des hommes cauſtiques
Ni bonne foi, ni probité;
Dignes enfans des Euménides,
Leur eſprit, leurs plumes perfides
Ne s'exercent qu'à nos dépens:
Craignons leurs langues venimeuſes;
Fuyons leurs amorces trompeuſes,
Comme on fuit d'horribles ſerpens.

Pour couvrir, avec plus d'adreſſe,
Leurs déteſtables trahiſons,
Sous les fleurs de la politeſſe,
Ils enveloppent leurs poiſons:
Abordez-les, ils vous careſſent;
Eloignez-vous d'eux, ils vous bleſſent
De mille traits calomnieux:
Et ces monſtrueux Encélades,
Dans leurs inſolentes bravades,
N'épargnent pas même les Cieux.

J'admire une ame généreuſe,
Qu'une noble émulation,
Pouſſe dans la route épineuſe
Qui mène à la perfection:

Une ame juste, impartiale,
Qui prise & jamais ne ravale
Le sçavoir, la vertu d'autrui;
Qui, courant où l'honneur l'appelle,
Prend un grand homme pour modèle,
Le surpasse, ou s'égale à lui.

O vous, qui n'eutes en partage
Qu'un sot orgueil, un faux sçavoir;
Vous, qui décidez d'un Ouvrage
Sans le comprendre, ou sans le voir!
Taisez-vous, frélons inutiles,
Vos bourdonnemens imbécilles
Décèlent un instinct jaloux;
Incapables de rien produire,
Tous les jours occupés à nuire,
Quel cas doit-on faire de vous?

Semblable à ces eaux croupissantes
Qu'on voit inonder nos vallons,
Etouffer nos moissons naissantes
Et décourager les Colons:
La rouille affreuse de l'envie
Noircit, empoisonne la vie
Des Auteurs les plus excellents,
Et le fiel de sa bouche infâme
Glace l'esprit, engourdit l'âme,
Et fait avorter les talens.

Que dis-je, insensé ? le génie
Craint peu ce monstre destructeur ;
Sa gloire n'en est point ternie,
Son feu n'en a que plus d'ardeur.
Ainsi, la vertu, l'innocence,
Aux noirceurs de la médisance,
Opposent un éclat plus pur ;
Ainsi, l'astre qui nous éclaire
Jette une plus vive lumiere,
En sortant d'un nuage obscur.

Oh ! combien grande est la foiblesse
De ces esprits malicieux !
Tout ce qu'on a plus qu'eux les blesse ;
Tout mérite offusque leurs yeux.
Soyez fat, ignorant, stupide ;
Soyez méchant, traître perfide,
On fuit, on vous laisse en repos ;
Mais si vos talents, dans le monde,
Font le moindre bruit, on vous fronde,
On vous persifle à tout propos.

Voulez-vous confondre la rage
De cette indigne passion ?
Armez-vous d'assez de courage,
Pour n'y pas faire attention.

Jamais le Sage ne se venge,
Laissant l'envieux dans la fange,
Il en dédaigne le courroux.
Tel, au milieu des mers profondes,
Un rocher que battent les ondes,
Tient ferme & résiste à leurs coups.

Ainsi l'élégant Fontenelle,
Sourd aux clameurs des envieux,
Sans ressentiment, sans querelle,
Coula des jours délicieux:
Sur sa personne & ses ouvrages,
Réunissant tous les suffrages,
De son siécle il fut le Mentor,
Peupla des Cieux l'espace immense (*),
Et la Nature, en récompense,
Lui donna l'âge de Nestor.

Au lieu de jouir de la vie,
On la passe à se tourmenter;
De maux affreux elle est suivie,
On s'attache à les augmenter.
Ah! tous les hommes sont nos frères,
Sans être envers eux si séveres,

(*) Dans son charmant Livre des Mondes.

Souffrons leurs imperfections ;
Fermons nos cœurs à la vengeance,
Que l'humanité, l'indulgence
Soient l'ame de nos actions.

ÉPIGRAMME.

* * *

Que dites-vous du Livre de Philante,
Qu'on s'arrache des mains, que sans cesse on me vante?
--Je dis qu'il est mauvais, ennuyeux, mal écrit,
Et que tout y décèle un auteur sans esprit.
- Vous l'avez donc bien lu? - Moi ! le ciel me préserve
D'en lire seulement un feuillet jusqu'au bout.
--Et votre Ami Cléon, l'a-t-il lu ?--Point du tout :
Pour s'en papilloter je sçais qu'il le réserve ;
Je m'en rapporte à lui, c'est un homme de goût.



LE MAITRE ET LE VALET,

CONTE.

VA, crois-moi, ne prens point une femme jolie,
Disoit Léandre à Crispin son Valet.
Dès qu'un jeune Blondin caressera ta mie,
Alors grondant, jurant, quelquefois sans sujet,
On te verra faire mainte folie,
Maudire l'Hymenée & te mettre en courroux.
De cela, dit Crispin, est-ce qu'on se soucie ?
Ma foi, sans tant crier, sans tant de fâcherie,
Quand j'y serons, Monsieur, je ferons comme vous.

MORALITÉ.

* * *

S'IL n'est point ici bas de plaisirs plus parfaits,
Plus doux, plus consolans pour tous tant que nous sommes,
Que de s'y voir aimer ; & si les Rois sont hommes,
Quel prix doivent-ils mettre aux cœurs de leurs sujets?

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

QUELQU'UTILE que ſoit le projet qu'on expoſe.
A ce projet Grimaud tout auſſi-tôt s'oppoſe,
Et ſon frere ſurvient, qui, bourru comme lui,
Le ſeconde & s'empreſſe à lui ſervir d'appui.
Tels on les voit tous deux, tel on a vu leur pere;
D'épines hériſſé, miſantrope ſévere,
Homme contrariant, brouillon minutieux;
Qui ne fit que du mal & mourut odieux.
Vouloir que ſes enfans deviennent ſociables;
Faſſent le bien par goût, ſoient humains, charitables;
C'eſt exiger, Damon, que les ours, ou les loups
Quittent leur naturel & deviennent plus doux.

EPIGRAMME D'AUSONNE.

ON célébroit trois Grâces autrefois,
Et quatre, de bon compte, au tems de ma Julie;
Mais, par un coup fatal, elle me fut ravie,
Et les Grâces, dès-lors, ne furent plus que trois.



IMITATION
DE L'ÉPIGRAMME LATINE

Impubes, nupsi valido; nunc, firmior annis, &c.

J'ÉPOUSAI, presqu'enfant, un mari plein d'ardeur,
Plus nubile, j'ai pris un vieillard sans vigueur :
L'un me fatigua trop dans un âge encor tendre :
L'autre me fait languir & vainement attendre
Un plaisir qu'à présent je trouverois si doux.
Hymen, vieillis l'Epouse, ou rajeunis l'Epoux.

LE PIÉGE ET LE RENARD.
FABLE.

QUE sert-il de ruser avec plus fin que soi ?
Un Renard avisé, s'il en fut dans le monde,
De grand matin faisant sa ronde,
Sent tout-à-coup certain je ne sçais quoi,
Dont le fumet a le don de lui plaire :
Tout doucement il s'en approche, il flaire,
Observe tout, mais n'ose s'y frotter :
Car si la faim le presse d'en tâter,
L'instinct plus fort lui dit de n'en rien faire.
Bref, il fit bien d'être prudent ;
C'étoit un piége, où, s'il eut mis la dent,

Seulement même un petit bout de patte,
C'en étoit fait de ſon individu.
Vil inſtrument, dit-il, celui qui t'a tendu
N'eſt lui-même qu'un automate,
S'il t'a mis là pour être mon tombeau :
Oh! qu'avant d'y reſter j'étranglerai de poules!
Adieu, pour cette fois, on n'aura pas ma peau :
Marchand d'oignons ſe connoît en ciboules.

PORTRAIT
D'UN GOURMAND.

* * *

ETRE aux meilleurs repas un convive aſſidu;
N'agir, ne reſpirer que pour la bonne chere
Fut le point que *Némond* crut le plus néceſſaire.
Toute ſa vie eut l'air d'un feſtin continu,
Et né pour digérer, il n'eut point d'autre affaire.
Quel autre connut mieux les bons vins, les bons mets?
Quel autre, avec plus d'art, imagina jamais
Et des jus plus piquans, & des ſauces plus fines?
Son nom fameux parmi tous les gloutons,
Connu même & chéri des ſimples Marmitons,
Parviendra d'âge en âge aux futures cuiſines.

Cessons donc de le plaindre & de nous affliger.
Dans l'autre monde il est sans doute à table :
Oui, quelque part que soit ce mangeur admirable,
Il mange, & s'il revient, ce sera pour manger.

ÉPIGRAMME D'AUSONE.

VIEILLE, & de plaire ayant perdu l'espoir,
Je te remets, Vénus, ce fidele miroir :
Eternelle, fais en un éternel usage ;
Il peint trop mon état : m'y revoir davantage
Comme je suis, je ne le veux ;
Comme j'étois, je ne le peux.

AUTRE, *du même*.

ASSIS sur des tas d'or, l'homme riche desire
Des émeraudes, des rubis.
Couché sur un grabat, dans un méchant taudis,
Le pauvre aussi fait des vœux & soupire ;
Mais c'est pour un morceau de pain.
Tous deux souffrent, tous deux ont faim ;
Et la faim du riche est la pire.

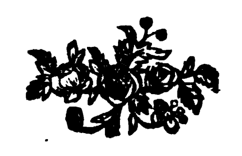


AUTRE, *du même.*

ON dit que la Nature indécise, incertaine
Si tu serois fille ou garçon ;
Ne vit d'autre moyen de se tirer de peine,
Qu'en te donnant, cher Euphémon,
Et les traits de Vénus & ceux de Cupidon.

AUTRE.

UN bienfait différé n'a plus le même prix ;
Qu'il soit prompt, mais jamais arraché, ni surpris.



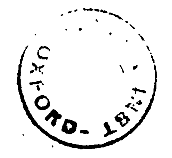
AUTRE, *du même.*

UN jour Vénus étant armée,
Pallas lui dit, de dépit enflammée,
Combattons, & Pâris sera juge entre nous.
Folle, répond Vénus, quoi donc, y pensez-vous?
Je suis armée & j'étois nue,
Quand par moi vous fûtes vaincue.

AUTRE, *du même.*

CHERE épouse, crois moi, soyons toujours amans.
Prodiguons-nous encor ces noms dont l'énergie
Nous rappelle si bien nos premiers sentimens.
Puissent nos tendres cœurs, en dépit de l'envie,
Plus liés par l'amour que par de vains sermens,
Brûler des mêmes feux pendant toute la vie.
Sans ennui, sans dégoût voyons-nous étant vieux,
Comme si nous n'étions qu'au printems de notre âge.
Hâtons-nous de jouir, le tems est précieux,
Qui le compte, le perd, qui l'emploie est plus sage.





D

AUTRE, *du même.*

JOUISSONS de nos biens sur cette frêle barque.
Comme étant tous soumis aux ciseaux de la Parque.
Ménageons cependant comme exempts du trépas.
Tout extrême est à craindre en l'un & l'autre cas.

AUTRE, *du même.*

QUAND je chante en mes vers & Laïs & Glycere,
Toutes les deux de très-mauvais renom,
Ma femme, en me lisant, dit bon, laissons-le faire,
Tant qu'il n'y touchera que de cette façon,
J'aurois grand tort de me mettre en colere.



LE BON PASTEUR.

* * *

QUAND ſur le déclin d'un beau jour
Un troupeau ſe répand au bas d'une colline ;
Attentif & debout le Berger l'examine,
Suit de près ſes brebis, les compte, en fait le tour,
Sans les quitter, ſans les perdre de vue.
Sçait-il de l'herbe ailleurs plus tendre & plus menue?
Auſſitôt il les y conduit.
Si quelqu'une s'écarte, il court, il l'a ramene :
L'aurore, en ſe levant, le trouve dans la plaine,
Il y paſſe le jour, ſouvent même la nuit,
Appliqué, vigilant, ne craignant point la peine,
Tout ſeconde ſes vœux, tout proſpere & produit.
Un loup vient, le glouton a la gueule béante,
L'allarme eſt dans les champs, on frémit du danger,
Auſſi prompt qu'un éclair, l'intrépide Berger
Chaſſe le raviſſeur, lui donne l'épouvante.
C'eſt ainſi qu'il nourrit, qu'il défend ſon troupeau.
Quel courage ! quels ſoins ! quelle ſollicitude !
Remplir tous ſes devoirs eſt ſon unique étude,
Et rien ne lui paroît & plus noble & plus beau.
O vous, troupeau chéri, Français, treſſaillez d'aiſe.
Dans ce portrait naïf vous voyez Louis Seize.

ÉPIGRAMME.

LUCILE, votre état me rend triste & confus :
Être fille & vieillir, hélas ! c'est grand dommage !
Mais, soit dit entre nous, qu'avez-vous en partage ?
Beaucoup d'orgueil & rien de plus,
C'est trop & pas assez pour se mettre en ménage.

LE CÉLIBATAIRE,

CONTE.

CROIS-MOI, mon cher parent, disoit Blaise à Lucas;
Il faut, lorsqu'on est à ton âge,
Tâter un peu du mariage.
-- Oui, j'en conviens ; mais il est certain cas
Bien effrayant pour un homme un peu sage.
Le serai-je ? ne le serai-je pas ?
Voilà ce qui m'arrête & fait mon embarras.
-- Quoi ! pauvre sot, as-tu peur de ton ombre ?
Le grand malheur ! quand tu serois du nombre
De tant d'hommes de tous états,
Manans, Bourgeois, Princes & Potentats.
Bref, il faut qu'en ami je te cherche une femme,
Qui soit de bonne affaire, & sçache un peu sa gamme :

Car avec une ſotte on n'a que du chagrin.
Tiens, prends-moi Liſe, elle eſt, ma foi, gentille;
On auroit du plaiſir à l'être de ſa main.
Lors, à ce nom Lucas, qui de rage pétille,
Lui répond: grand merci, Monſieur & cher couſin;
C'eſt bien aſſez de vous dans la famille.

ÉPIGRAMME.

SÇAVEZ-VOUS quel eſt l'avantage
Que trouve Agathe, à mettre le matin
Un pot de rouge ſur ſon teint?
-- Non, j'ignore à quoi tend un ſi bizarre uſage.
-- Vous l'ignorez? Pour moi, je le ſçais bien,
C'eſt qu'avec du rouge au viſage,
Agathe ne rougit de rien.



CHANSON (*).

AIR : *Que ne suis-je la fougere !*

TRANQUILLE & sans défiance,
Notre époux s'éloigna d'eux ;
Il voulut, par son absence,
Les laisser libres tous deux ;
La chose étoit délicate :
Car souvent l'occasion
Permet que l'amour éclate
Sans écouter la raison.

C'est ce que fit bien connoître
Certain voyage sur l'eau,
Où l'Amour, ce petit traître,
S'arma contr'eux de nouveau.
Echappés d'une tempête,
Qui les éloigna du port,
Une plus grande s'apprête
Pour Julie à l'autre bord.

(*) Dans le tems où la Romance faite sur la Nouvelle Héloïse couroit de ville en ville, une Dame en donna une copie très-fautive à l'Auteur, & lui ayant fait remarquer qu'on avoit omis d'y parler & de la promenade en batteau sur le lac de Genève, & de ce qui arriva à Meillerie où les deux Amans aborderent, elle le pria de vouloir bien y suppléer par quelques couplets, ce qu'il fit en lui envoyant ceux-ci.

Ce bord étoit Meillerie,
Lieu fameux pour ces amans :
Saint-Preux y montre à Julie
Mille tendres monumens.
Là, sa flamme malheureuse
Fût immolée au devoir ;
Là, sur cette roche affreuse
Eclata son désespoir.

Son cœur s'ouvre à l'espérance,
Ils sont seuls, il est aimé,
Il pleure, il prie, il s'avance,
Son visage est enflammé.
Julie, en femme très-sage,
Qui sçait prendre son parti,
Lui dit : quittons ce rivage,
L'air ne m'est pas bon ici.

Ce peu de mots dits par elle
Rend à Saint-Preux sa vertu :
Loin de l'appeller cruelle,
Il la suivit & se tut.
Ce fut le dernier délire
Où succomba sa raison,
Tous deux pleurans, sans mot dire,
Se rendent à la maison.

QUATRAIN.

* * *

DE la plupart des grands, ſi je m'y connois bien;
Le nom tout ſeul nous en impoſe :
Vus d'un peu loin, c'eſt quelque choſe;
Vus de plus près, c'eſt moins que rien.

Correction faite à des enfans peu reſpectueux envers leur pere.

CONTE.

UN jour, des enfans en colere,
Oſoient publiquement dire, en face, à leur pere,
Qu'il dépenſoit beaucoup de bien,
Tandis qu'eux tous manquoient du néceſſaire.
Il a tort, dit Valſain, mais après tout, qu'y faire?
Vous n'êtes pas en droit de lui reprocher rien :
Car, à vous dire vrai, pourſuit le bon apôtre,
Il ne mange, il ne vend ni le ſien, ni le vôtre.



EPIGRAMME.

MAITRE Silvain, puiſqu'il faut qu'on vous nomme,
Votre mine en impoſe & chacun s'y méprend,
Qui vous voit, vous croit honnête homme;
Qui ſe fie à vous, s'en repent.

AUTRE.

PETIT fils d'un Cabaretier,
Boſe eſt vain, Boſe eſt fier, impérieux, altier,
N'exigez pas, Dumont, qu'autrement je le peigne;
Aſſez connu par ſa fatuité,
Haï, d'ailleurs & déteſté,
Eſt-il quelqu'un qui ne s'en plaigne?
Mais d'ouvient, direz-vous, cette fierté qui regne
En Boſe, en ſes enfans, en toute ſa maiſon?
Eſt-ce de ſon ayeul? — Ho, non,
C'eſt des trois Empereurs qui lui ſervoient d'enſeigne.



AUTRE.

Avec Laure me promenant,
Je lui dis votre époux : n'appelle ſon enfant,
Le fruit de votre Hymen, que le fils de ſa femme.
Oh ! je le crois, me répondit la Dame,
Il eſt ſi ſcrupuleux que jamais il ne ment.

L'ÉNIGME DEVINÉE,

CONTE.

Un Bailli de campagne auſſi fier de ſon rang
Qu'un Juge de l'Aréopage,
Ayant complimenté le Seigneur du Village :
Je vous trouve, Monſieur, quelque choſe de grand,
Lui dit le Châtelain, oui, de grand, & je gage
Que quiconque vous voit, eſt de mon ſentiment.
Chacun des auditeurs frappé d'un tel langage,
Se dreſſe en pieds, obſerve le viſage
Du Bailli que ce mot enfle ſubitement,
L'interprettant tout à ſon avantage.
Lors, un quidam, vîte & ſans barguigner,
Leur crie à tous : le mot du Locogriphe
N'eſt point le nez, mais c'eſt plutôt la griffe
Que Monſeigneur a voulu déſigner.

MORALITE.

SUR le compte des Grands, le mieux eſt de ſe taire,
Si j'en dis quelque bien, j'ai l'air de les flatter;
Si j'en dis quelque mal, j'excite leur colere,
Et ſi, pour n'en rien redouter,
Je n'en parle qu'après qu'ils ont perdu la vie,
C'eſt faibleſſe & poltronnerie.

L'AVEU SURPRIS.

TENDRE Ninon, que j'aimai dès l'enfance,
Que fais-tu ſeule à l'ombre de ce bois?
J'ai vu que ta liſe autrefois,
Faiſoit tout ton plaiſir, & tu fuis ſa préſence.
—Tu pouvois m'épargner ce reproche outrageant,
Mon cœur n'eſt que malade, il n'eſt pas inconſtant.
—Hé bien, pour te guérir, que faut-il que je faſſe?
Irai-je conſulter Silveſtre le devin,
Ou Liſimon le Médecin?
Car de te voir ainſi je m'afflige & me laſſe.
—Liſe, qu'ai-je beſoin de tous ces charlatans?
Ils emploiroient envain leur ſcience & leur tems
A deviner quelle eſt ma maladie.

— Ils ont pourtant prédit au beau Berger Dorval
Qu'un jour Marthe ſeroit ſon épouſe chérie :
Mais quoi donc, tu pâlis ? ah ! Ninon, je parie
Que j'ai trop rudement appuyé ſur ton mal.

NOS PERES NOURICIERS.

* * *

DES animaux nombreux fouillent, avec ardeur,
La terre que leur front arroſe de ſueur.
L'aurore, en ſe levant, les trouve dans la plaine :
Là, courbés, preſque nuds, brûlés par le Soleil,
L'Hiver, comme l'Eté, leur courage eſt pareil.
J'approche, je les fixe & diſtingue avec peine
Parmi leurs traits groſſiers, une figure humaine.
Ah ! ce ſont, cependant, des hommes comme nous,
Mépriſés, malheureux, mais cent fois plus utiles
Que tant de fainéans, dont regorgent nos Villes.
La nuit baiſſant ſon voile, ils ſe retirent tous
Dans des antres obſcurs, dans de triſtes chaumieres,
Aſſemblage confus des plus viles matieres.
Et tandis qu'à ſon aiſe, un avide Traitant,
Sous des lambris dorés, s'engraiſſe de leur ſang,
Ils mangent du pain noir, ils boivent de l'eau pure.
La fleur de ce froment qu'on doit à leurs travaux,

La volaille, le lait, la chair de leurs troupeaux,
Doux préſens qu'en leurs mains dépoſe la Nature,
Sont des mets réſervés pour d'autres que pour eux,
Trop heureux que le ſon qui fait leur nourriture,
Leur reſte pour le prix d'objets ſi précieux.
Triſte inégalité, que tu me parois dure!

EPIGRAMME DE MARTIAL.

Epig. XXXIII. Liv. 1.

PLEURER devant les gens & non quand on eſt ſeule,
Un pere mort dont on n'a plus beſoin,
Hortenſe, c'eſt le fait d'une franche bégueule:
Votre feinte douleur ne m'en impoſe point;
Qui s'afflige vraiment, s'afflige ſans témoin.

AUTRE, *du même.*

Epig. XLVII. Liv. 5.

PHILON dit & ſoutient que jamais en ſa vie
Il n'a mangé dans ſa maiſon:
De le dire, en effet, je crois qu'il a raiſon,
Car, pour qu'il mange, il faut qu'on le convie.

AUTRE, *du même.*

Epig. XLIII. Liv. X.

CE champ, mon cher Crispin, tes 7 femmes renferme,
Femmes que t'enléva l'officieuse mort.
S'il est très-peu d'époux dont l'ame soit plus ferme,
Il est très - peu de champs d'un aussi bon rapport.

AUTRE, *du même.*

Epig. VIII. Liv. X.

CLOÉ veut m'épouser & n'en fait pas mystere,
Mais vieille, comme elle est, y peux-je consentir?
Plus vieille, j'en ferois beaucoup mieux mon affaire,
Au moins, n'aurois-je pas si long-tems à souffrir.

AUTRE, *du même.*

Epig. XXXV. Liv. III.

DE l'art de Phidias ces poissons font juger,
Apportez leur de l'eau, vous les verrez nager.

AUTRE, *du même.*

Epig. XIX. Liv. IX.

TOUS ces gens qui, chez vous, viennent ſans ſe gêner
Aſſiduement prendre un dîner.
Qui vous élévent juſqu'aux nues,
Puis, ſe rabaiſſant ſur les plats,
Mangent vos poulardes charnues,
Avalent vos bons vins muſcats;
Vous leur croyez, Damis, une amitié bien ſtable?
Elle eſt telle en effet; mais c'eſt pour votre table.

AUTRE, *du même.*

Epig. LXVIII. Liv. VIII.

DE tant de bons Auteurs qui ſont lus & relus,
Tu n'eſtimes, Piſon, que ceux qui ne ſont plus.
Pour avoir ton ſuffrage il faut que mort s'enſuive,
Et qu'on ſoit au-delà de l'infernale rive.
De ceux qui chercheront ton eſtime à ce prix,
La preſſe aſſurément ne ſera pas bien grande.
Quant à moi, j'aime mieux eſſuyer tes mépris,
Que d'aller, pour te plaire, avant le tems préfix,
Porter à Pluton mon offrande.

AUTRE, *du même.*

Epig. LXVIII. Liv. XI.

EN ne cessant chaque jour de me dire,
Que vous voulez me faire un heureux sort
Non de votre vivant, mais après votre mort,
Vous êtes, Dorimont, dans un bien grand délire;
Si vous ne devinez ce que mon cœur desire.

AUTRE, *du même.*

Epig. XIX. Liv. IX.

VOUS louez, dans vos vers, les bains du vieux Roger,
De ce Roger qui tient une si bonne table :
Fort bien, Lucas, la ruse est admirable !
Les bains vous flattent peu, mais vous voulez manger.



LA PUCE ET LA VIPERE.

FABLE.

LA Puce, un jour, disoit à la Vipere,
Retire-toi, reptile dangereux;
Ta vue excite ma colere,
Quand je songe aux meurtres affreux,
Dont par-tout tu couvres la terre!
Que ne suis-je en état de te faire la guerre!
Oh! comme j'aimerois à purger l'Univers
D'un animal aussi pervers!
Oses-tu donc, insecte téméraire,
Lui répondit la prudente Vipere,
M'invectiver, comme tu fais,
Bien t'en prend que j'aime la paix,
Sans quoi.... mais je méprise une abjecte ennemie.
Libre, contente de mon sort,
Insensible aux traits de l'envie,
Jamais je ne donne la mort,
Que quand je suis forcée à défendre ma vie;
Mais toi, pour assouvir tes lâches appétits,
Piquant des animaux les veines, les arteres,
Dans leur sang tu te désalteres,
Incommode & nuisible aux grands comme aux petits.

Or, juge, maintenant, ajoute le reptile,
Qui de nous d'eux doit le plus s'élever :
Vivante, on me vend cher, comme étant très-utile;
Morte, on a soin de me bien conserver,
Tandis que détestée aux champs & dans la ville,
Des lieux les plus secrets qui te servent d'asyle,
On te déniche très-souvent,
Puis, on t'écrase & l'on te jette au vent;
Tant on trouve un plaisir extrême
A se débarasser d'un insecte importun.
Oh ! que rendre justice aux autres, à soi-même,
Est un mérite peu commun !

EPIGRAMME.

* * *

L'OR, dites-vous, de tous côtés éclate
Sur les habits de l'orgueilleux Aman;
A son épée est une riche agathe,
A son doigt brille un très-beau diamant;
Sa montre est un chef-d'œuvre, un effort du génie;
La richesse s'y trouve au bon goût réunie,
Il ne la tire point sans faire des jaloux.
Ariste, sans mentir, votre récit me donne
La curiosité d'admirer, comme vous,
Des choses dont le prix m'étonne :
Faites-moi voir ces habits, ces bijoux
Je vous quitte de la personne.

AUTRE.

* * *

J'AI critiqué les Grands & cela vous irrite ?
C'est être bien sensible aux blessures d'autrui !
Etes-vous donc, comme eux, dur, hautain, hypocrite?
Je l'ignorois, & vous seul aujourd'hui
M'en instruisez ; mais prenez patience,
Et modérez votre courroux.
Vous mettre, Lysimon, dans la même balance,
Avec ces Grands si fiers & si jaloux,
Eut été de ma part une grande imprudence,
Et puis, d'ailleurs, qu'elle apparence
Qu'on puisse de si haut se rabattre sur vous ?

MORALITÉ.

* * *

SI, par un penchant ordinaire,
Tout ce qu'on voit de rare est en droit de nous plaire,
Si nous en sommes même affectés vivement,
Pourquoi de la vertu l'est-on si foiblement. ?

MORALITÉ.

Un bon cœur ne peut pardonner,
Qu'en l'aſſiſtant on uſe de rudeſſe:
Le plus pénible eſt de donner;
Qu'en coûte-t-il d'y joindre une careſſe?

EPIGRAMME.

Coéffée, enchiffonnée à double & triple étage,
Liſe monte en voiture & s'y tient à genoux,
Pour ne pas déranger tout un échafaudage,
De toques, de cheveux, de blonde & de bijoux,
Dont la hauteur nous ſcandaliſe tous.
N'importe, fuſſiez-vous mille fois plus coupable,
Votre poſture, Liſe, eſt ſi déſagréable,
Qu'il faudroit être votre époux,
Pour n'avoir pas pitié de vous,
En vous voyant ainſi faire amende honorable.



LE COLIN-MAILLARD,

CONTE.

Deux Gascons se suivant comme larrons en foire,
Et par-ci, par-là voyageant,
Souvent avoient besoin de manger & de boire,
Et tout autant de fois, chose facile à croire,
Les Pélerins avoient faute d'argent :
Ainsi, lorsque dans les Auberges,
Portant sur eux tout leur paquet,
Effrontément ils plantoient le piquet ;
Pour tout gage ils n'offroient que deux vieilles flamberges,
Un peu de bonne mine, un séduisant caquet,
Le tout assaisonné de beaucoup d'industrie.
Mieux eût valu pour une Hôtellerie,
Qu'en arrivant, l'un & l'autre cadet,
Pourvus chacun d'un bel & bon bidet
Et d'une malle bien remplie,
Eussent remis le tout au valet d'écurie :
Muni de tels effets on n'appréhende pas
Que, partant sans payer, on dise adieu tout bas.
Un matin donc, après grosse dépense,
Et s'être bien bourré la panse,
Nos voyageurs songeant à déloger,
Appellent tous les deux leur Hôte pour juger

D'un débat qu'ils avoient ensemble;
L'Hôte arrive, s'approche, on lui conte le cas.
Tenez, Monsieur, tirez-nous d'embarras,
Tui dit l'un d'eux; car il me semble
Qu'à nous accommoder vous n'hésiterez pas.
Voici le fait: Mon camarade,
Ardent ami, comme étoit feu Pilade,
Veut toujours que ce soit à son tour de payer;
Or, un tel procédé commence à m'ennuyer,
Et je ne trouve rien de si plat, de si fade,
Que de vivre un seul jour sur la bourse d'autrui:
Il faut donc qu'entre nous, le sort dès aujourd'hui
Décide qui des deux vous paîra la dépense
Que nous avons faite chez vous:
Plus j'y réfléchis, plus je pense
Que c'est le seul moyen de nous arranger tous.
Mais comment nous y prendrons-nous?
Croix ou pile est un jeu qui sent trop la canaille;
Tirer à la plus courte paille
En est un autre encor qui ne vaut gueres mieux.
Je pense qu'à notre Hôte il faut bander les yeux,
Afin qu'allant & venant dans la chambre,
Celui qu'il saisira, car il n'est pas manchot,
Par l'habit, par le bras, ou par quelqu'autre membre,
Incontinent paye l'écot.
L'Hôte y consent. Aussitôt de la nappe,
Les deux Grivois, riant sous cappe,

Vous affublent le pauvre ſot ;
Mais tandis que notre Marmot,
Le chef empaqueté, cherche, tatonne, attrape
Une bergere, un lit, un quinola,
Tantôt ceci, tantôt cela,
Les Eſtafiers vîte gagnent la porte,
S'en vont & vous le plantent là.
Lui cependant gronde, jure, s'emporte,
Se laſſe de courir en vain,
Quand tout-à-coup ſaiſiſſant par la main
Sa femme qui le cherche & près de lui s'avance,
Croyant qu'il eſt devenu fou :
Oh ! je vous tiens, dit-il, juſques au dernier ſou
Attendez-vous à payer la dépenſe.

VERS

*Ecrits ſur l'écorce d'un hêtre, au-deſſous du nom de Marie J'aime B***.*

O CHER & digne nom de mon aimable Epouſe,
Qui mérites que le burin
Te trace en lettres d'or ſur le marbre & l'airain :
S'il arrivoit que quelque main jalouſe
T'effaçât de ces lieux, pardonne à ſa fureur,
L'amour en traits de feu t'a gravé dans mon cœur.

EPIGRAMME

CONTRE UN GLORIEUX.

O QUE Lindor a de ſoupleſſe !
Que des gens qu'il fréquente il ſaiſit bien le ton !
Vient-il de hanter la nobleſſe ?
On le prendroit pour un Baron ;
Vient-il de voir des gens enflés de leur richeſſe ?
On diroit que l'argent foiſonne en ſa maiſon ;
Mais que gagne à cela ce Copiſte fécond ?
Loin de faire oublier que, né dans la baſſeſſe,
Il n'eſt qu'un ſimple parvenu,
Du Singe il a le ſort, comme il en a l'adreſſe :
Car plus il grimpe haut, plus il montre le C**.

AUTRE

Contre deux Freres d'humeur revêche.

MES bons amis Rollins, plus je vous examine
L'ûn après l'autre, & plus je ſens
Que vous êtes bourrus comme un fagot d'épine,
Qu'on ne ſçait par où prendre & qui pique en tout ſens.

AUTANT D'HOMMES, AUTANT D'INTÉRÊTS DIFFÉRENS,

CONTE.

RICHARD disoit, un jour, au Curé de Pomponne,
Grace à Dieu, sur mon sort me voici rassuré;
La récolte est passable & l'année assez bonne.
Non pas pour moi, répondit le Curé;
Depuis long-tems je n'enterre personne.

ÉPIGRAMME.

MAITRE Dupré, j'avois peine à vous croire
Traître, méchant, perfide & dangereux;
Mais j'ai connu depuis, qu'une ame fourbe & noire
Peut très-bien se cacher sous un air doucereux.



LE PERE DUPE DE SES ENFANS,

CONTE.

TIMON volé, pillé par des Enfans perfides,
Met toujours dans ſa bourſe, & ne l'emplit jamais,
C'eſt le Tonneau des Danaïdes.
Dieu me punit ainſi pour quelques grands méfaits,
Dit le Vieillard, & je veux déſormais
Mettre tout mon eſpoir en des biens plus ſolides,
Travailler pour le Ciel, vivre & mourir en paix.
De quel crime ſi grand êtes-vous donc coupable,
Oſe lui demander cette engeance blamable ?
Traîtres, leur répond-il, c'eſt de vous avoir faits.

QUATRAIN.

* * *

L'AMANT heureux met l'Epoux en déroute,
Et jouit ſeul de toute la faveur :
Pour que tout ſoit dans l'ordre, il ne manque ſans doute,
A l'un que le contrat, à l'autre que le cœur.



VERS,

Qui furent exposés en caracteres transparens, lorsqu'on célébra le Sacre de Louis XVI, dans une petite Ville de Province.

NOTRE bonheur n'est point un vain problême,
Un jeune Roi digne de notre amour,
Fait revivre Henri Quatre, & rappelle à sa Cour
Des Vieillards que le Peuple eût indiqués lui-même,
Avec transport, avec plaisir,
S'il eût été maître de les choisir.

AUTRES VERS,

Au-dessous des deux Médaillons du Roi & de la Reine.

ILS sont jeunes, ils sont dans l'âge des plaisirs,
Mais en eux les vertus devançant les années,
L'unique objet de leurs desirs
Est de nous faire à tous d'heureuses destinées :
Qu'elle gloire pour eux & pour nous quel bonheur !
Célébrons leurs bienfaits, leur bonté, leur douceur.
Qu'il est doux de louer sans gêne !
Qu'il est doux de crier du fond de notre cœur,
Vive le Roi ! vive la Reine !

VERS,

Au-dessous d'une Figure allégorique de la France assise sur des trophées d'armes.

Vois, France, l'heureux sort que ce bon Roi t'apprête,
Vois combien, chaque jour, il réforme d'abus.
Au lieu des vains lauriers, dont tu ceignis ta tête,
Les doux fruits de la paix seront tes attributs.

ÉPIGRAMME.

Quand j'aborde Michel, il regarde en dessous,
C'est que les yeux sont le miroir de l'âme,
Et que Michel l'ayant infâme,
De nous la découvrir il est très-peu jaloux.



PARODIE

D'une Chanſon dans laquelle un jeune homme expliquoit quelles étoient les qualités qu'il deſiroit dans une Maitreſſe.

AIR : Vous l'ordonnez, je me ferai connoître.

D'AIMER jamais ſi je fais la folie,
Et que je ſois maitreſſe de mon choix ;
Connois, Hymen, celui qui ſous tes loix,
Pourra fixer le deſtin de ma vie.

Je le voudrois d'une figure aimable,
Sans être beau, ſûr de plaire en tous lieux,
Grand & bien fait, plutôt jeune que vieux,
Offrant ſur-tout un enſemble agréable.

Je le voudrois d'un heureux caractere,
Plein de talens, ſans trop croire en avoir ;
Rempli d'eſprit, ſans preſque le ſçavoir,
Ayant des mœurs, ſans être trop auſtere.



Je le voudrois d'artifice incapable;
Propre, décent, modeste en ses habits;
Au vain éclat n'attachant aucun prix;
N'aimant le jeu, ni le vin, ni la table.

Je le voudrois guidé par la tendresse,
La nuit, le jour de moi seul occupé,
A mes côtés paroissant empressé,
Comme un amant auprès de sa maîtresse.

Je le voudrois exempt de jalousie,
Ferme, constant, non volage & léger,
Si cet objet, Hymen, peut se trouver,
De te servir je ferai la folie.



EPIGRAMME.

CLAIRE dépense beaucoup d'ambre,
Tout sur elle en est parfumé,
Pour peu qu'on entre dans sa chambre,
On se croit mort, car on est embaumé :
Si Claire en tout cela mérite quelque blâme,
C'est que faisant beaucoup d'efforts
Pour cacher les défauts du corps,
Elle néglige ceux de l'âme.

AUTRE.

DAMON lit tous les jours quelqu'un de vos ouvrages,
Et très-souvent vous rencontrez Damon :
Eh bien, qu'y trouve-t-il de louable & de bon ?
Cite-t-il devant vous les chapitres, les pages
Où brillent plus qu'ailleurs votre esprit, votre goût ?
-- Non, le frippon ne m'en dit rien du tout.
-Tant mieux.-Quoi, jusques-là pousser l'indifférence ?
--Tant mieux, vous dis-je, un tel silence
De la part d'un jaloux, qui lui-même est Auteur,
Vous loue & beaucoup mieux qu'un éloge flatteur.

EPIGRAMME.

PARLEZ, Cléon, qui peut vous affliger ?
--Un chien de médecin qu'on feroit bien de pendre,
Qui tue impunément & me fait enrager.
--Que ne le quittez-vous ? Pour moi, j'ai pris Roger,
Nul ne fait moins languir; d'ailleurs il eſt mon gendre.
--Ha! c'eſt ce qu'il me faut : ainſi, ſans plus attendre,
Demain je paye l'autre & n'y veux plus ſonger.
Vrai corſaire, ignorant & ſans expérience,
Du ſéjour des vivans nous faire déloger,
Ou purger notre bourſe eſt toute ſa ſcience.

AUTRE.

DEBOUT ſur un cabriolet,
Obſervant l'équilibre, & tenant, non ſans peine,
Les rênes d'une main, de l'autre un long fouet,
Rodrigue fierement s'exerce & ſe promene.
Or, le travail étant égal
Entre le maître & le cheval,
Qui des deux doit avoir le picotin d'aveine ?

LES

LES PRÉVENANCES INTÉRESSÉES,

* * *

JE vois un homme, on l'entoure, on le ſuit ;
Mais c'eſt Chriſante, il eſt en place.
J'en vois un autre, on l'aborde, il ſourit,
L'inſtant d'après il ſemble être de glace ;
Mais c'eſt Lyſandre, on le dit en faveur.
Celui-ci qu'un Marquis embraſſe avec ardeur,
Que tout le monde court, ſollicite, importune,
C'eſt un Traitant, un homme de fortune.
Celui-là qu'on regarde & qu'on montre en paſſant,
C'eſt Théocrite, un Auteur, un Sçavant.
J'en apperçois un autre, il eſt ſeul dans la rue,
On l'évite, on le fuit; mais chacun le ſalue,
C'eſt Dangerval, il eſt méchant.
De pareils procédés ſentent trop l'eſclavage :
Je veux quelqu'un qu'on ſuive par penchant ;
Qui de ma part mérite un libre hommage,
Et qui conſtamment bon, ne ſoit rien davantage.



EPIGRAMME.

COMME on parloit des dents de quelques Demoiselles
En présence d'un jeune enfant,
Qui d'écouter ne faisoit pas semblant :
Mon Dieu ! dit-il, que maman les a belles !
Un jour qu'elle étoit dans son lit,
Et que j'approchai d'elle avec ma sœur Colette ;
Tout doucement, sans qu'elle l'entendit,
Nous les vîmes sur sa toilette.

EPIGRAMME.

CONTRE UN VICAIRE,

Qui disoit que son Curé lui faisoit manger des poires d'angoisse.

BERTRAND, ne songez plus à vos poires d'angoisse ;
Riez, chantez, rendez grace au Destin ;
Vous allez sur nous tous faire un ample butin :
On vous donne une Cure en la même Paroisse,
Où votre pere est Médecin.

LE CURÉ

Qui a manqué sa Profession.

CONTE.

UN Curé de Village, entêté chicaneur,
Né vif & pétulant, plein d'orgueil, plein de bile,
Sçavoit tout son Cujas, tout son Brodeau par cœur,
Et pas un mot de l'Evangile.
Comme on lui reprochoit d'aimer trop les Procès,
De plaider même avec excès,
Et pour la plus légere cause:
Le peu, dit-il, ne fait rien à la chose.
Quand il s'agit & du tien & du mien.
Bartole nous apprend qu'un procès très-ancien,
Et même le premier qu'eût à soutenir l'homme,
N'eut pour principe qu'une pomme.

* * *

THRASITE, jadis gueux, aujourd'hui plein d'argent,
Fuit Eugene, homme de mérite,
Par la ſeule raiſon qu'il n'eſt pas opulent;
Eugene également s'éloigne de Thraſite,
Comme d'un fat qu'il eſt bon d'éviter;
C'eſt le moyen de ne pas ſe heurter.

AUTRE.

CE gros Marchois, qui de procès m'aſſomme;
Ne dément point ſa Patrie & ſon nom:
Son air eſt bien celui d'un honnête homme;
Mais ſon âme? Son âme eſt celle d'un frippon.



LE RADOUCISSEMENT

Des Mœurs.

JADIS quand nos Ayeux, chatouilleux ſur l'honneur,
Trouvoient en faute leurs femelles,
Point ne faiſoient de grace au ſuborneur,
Et le Couvent étoit le lot des Belles :
Trop heureuſes encor ſi, pour un tel écart,
Elles n'étoient que ſimplement bannies.
Oh ! que nos mœurs ſe ſont bien radoucies !
Plus de contrainte en ce ſiécle gaillard :
Que nos moitiés ſoient laides ou jolies,
Les premiers feux paſſés, chacun fait lit à part.
Puis, en Hymen, il eſt de doux échanges
Qu'on ſe permet, ſans qu'on les trouve étranges.
Un mari peut voler de beautés en beautés :
Sa femme a, de plein droit, les mêmes libertés ;
Et, ſans mentir, cette nouvelle mode
Que ne connoiſſoient point nos Ayeux hébétés,
Eſt bien galante & bien commode ;
Mais le point, le grand point eſt d'avoir peu d'enfans ;
Car, à peine pour nous nos biens ſont ſuffiſans.
Il en coûte trop cher pour les mois des nourrices,
Pour le Collége & tous les exercices.

Souvent le Cuisinier fait tort au Précepteur ;
Et le Cocher chasse le Gouverneur.
Vivons donc pour nous seuls ; tout le reste est folie ;
Quand nous ne serons plus en vie,
Fasse les vignes qui pourra.
Tels sont les beaux propos qu'on tient par ci, par là,
Dans nos charmantes coteries :
Oh ! que nos mœurs se sont bien radoucies !

QUATRAIN.

* * *

LA noblesse de Race est pour nous un grand point ;
J'aimerois bien autant l'estime & l'alliance
D'un homme qui fût tel qu'on ne s'informât point
Si véritablement il a de la naissance.

EPIGRAMMES D'AUSONE.

LISE, on te trouve laide & je ne sçai pourquoi ;
Mais qu'importe, à mes yeux en es-tu moins jolie ?
Ah ! puissent tes appas, que j'aime à la folie,
Inconnus, ignorés, ne briller que pour moi.

AUTRE *du même.*

BASILE alloit ſe pendre, il rencontre un tréſor,
Jette la corde à terre & ſe charge de l'or.
Braud, qui l'avoit caché, ne trouvant qu'une corde,
La ramaſſe au plus vîte & ſans miſéricorde,
Monte ſur un pommier, s'y pend; le voilà mort.
Tout homme avare eſt digne d'un tel ſort.

AUTRE *du même.*

DÉLIE, explique-nous pourquoi ſi conſtamment
De ta ſœur & de toi les goûts ſont diſſemblables:
Elle, ſans être chaſte, a l'air ſage & décent;
Toi, louable en tes mœurs, as les façons blâmables;
L'une a le dehors beau, l'autre l'intérieur:
Cependant toutes deux vous êtes condamnables,
Elle, par le dedans, toi, par l'extérieur.

AUTRE *du même.*

DE qui donne trop tard, la main eſt odieuſe:
La grace la plus prompte eſt la plus gracieuſe.

AUTRE *du même.*

POUR jouir en amour, il convient d'être deux;
Narciſſe a beau s'aimer, il ne peut être heureux.

AUTRE.

LA fortune, à ſon gré, déplace, éleve, abaiſſe;
Et prend plaiſir à ſe jouer de nous.
Oh! qu'heureux eſt celui qu'en repos elle laiſſe!
Les Rois même, les Rois éprouvent, preſque *tous*,
Qu'on n'eſt pas ſur le Trône à l'abri de ſes coups.



LE PRÉDICATEUR IMPERTURBABLE.

CONTE.

UN jour qu'on célébroit la fête du Patron,
Dans une Eglise de Village,
Un Cordelier, dont j'ignore le nom,
En exaltant les faits de ce saint Personnage,
Contre tous les Pécheurs si fort se courrouça,
Que sous lui, tout-à-coup, la chaire défonça.
Pierre, & toi Jean, dit l'intrépide Apôtre,
Après qu'il eut fait le plongeon,
Relevez-moi sur vos bras l'un & l'autre,
Je veux, quoiqu'il arrive, achever mon sermon;
Tout aussi-tôt, grimpant sur les épaules
De deux des plus vigoureux drôles
Que l'on connut dans le canton,
Il se remit à prêcher de plus belle;
Mais quand ce fut à la peroraison,
Endroit où l'Orateur, s'agitant tout de bon,
Touche, émeut, attendrit le cœur le plus rébelle;
Moins touchés, moins contrits qu'excessivement las,
Sous le Prédicateur tomberent les atlas:
Lui, s'accrochant, comme il put, à la chaire,

Chers Auditeurs, dit-il, vous voyez les combats
Que me livre Satan, ce terrible adverſaire;
Du ſoin de vous inſtruire il voudroit me diſtraire,
En me précipitant de cette chaire en bas;
  Mais le traître qu'il eſt n'y réuſſira pas.
  Ainſi finit le ſermon du bon Pere;
Et pour que rien ne manque en cette affaire,
  Accroché par les mains, il a l'attention
De donner gravement, comme un pendu peut faire,
  Avec un de ſes pieds, la bénédiction.

LE JUGE

Qui ne l'eſt que de nom.

GRIMAUD, vous m'avez fait de grandes injuſtices.
-Qui, moi? Détrompez-vous; j'ai bien part aux épices;
Mais aux Jugemens non, je m'en lave les mains;
Maître Dupré fait tout, il décide, & je ſigne
Les Sentences qu'il rend, ſans en lire une ligne.
-- Eh bien, preciſément c'eſt de quoi je me plains:
Ce Dupré, le Conſeil de ma Partie adverſe;
Ce Dupré, dont l'air doux cache une âme perverſe,
Eſt mon Juge; & c'eſt vous qui faites un tel choix,
Pour que tout à ſon aiſe un frippon me traverſe?
-- S'il eſt ainſi, j'ai tort, je le ſens, je le vois;

Mais si jamais votre Adversaire
A devant moi quelqu'autre affaire,
Dût-il, en sa faveur, avoir toutes les Loix,
Je jure qu'à son tour il aura sur les doigts.

LA BABILLARDE.

* * *

CLAIRE a la main très-blanche, elle tire son gant;
Laisse entrevoir un petit pied charmant;
Rit du bien, rit du mal, fait cent minauderies,
Et le tout, pour montrer qu'elle a les dents jolies.
Quoique légere & vaine en ses propos,
Personne, avec plus d'art, ne cache ses défauts.
Elle danse très-peu, sa taille est trop pesante;
Elle chante encor moins, sa voix est discordante;
Mais ce qui la décele & toujours la trahit,
C'est de parler beaucoup & de manquer d'esprit.

L'ENVIEUX CORRIGÉ.

FABLE.

BLAISE travaille, eſt aiſé, vit heureux,
Et tout en travaillant Blaiſe a des envieux.
On eſt ſurpris, on conçoit avec peine,
Qu'ayant un ſi petit domaine,
Il puiſſe, tous les ans, recueillir tant de vin,
Nourrir tant de beſtiaux, raſſembler tant de laine.
Un bonheur ſi conſtant eſt un cuiſant chagrin
Pour tous les gens du voiſinage;
Et Lucas eſt celui qui le plus en enrage,
Bien qu'il ſoit ſon compere & même ſon couſin.
Ignorant donc ce que peut l'induſtrie
Jointe au travail, jointe à l'économie,
Il forme le projet d'épier ce voiſin:
Sans doute il fait quelque ſecret commerce
Pendant la nuit; & dès demain matin
Je veux ſçavoir, dit-il, à quoi diable il s'exerce.
Minuit ſonné, Lucas ſort, ſans parler,
Et s'achemine au lieu de l'embuſcade:
Or, tandis qu'il arrive, un frippon eſcalade
Les murs de Blaiſe; & prêt à le voler,
Peut-être même à l'étrangler,

Entend du bruit, & crainte de ſurpriſe,
Abandonne ſon entrepriſe.
Lucas, de ſon côté, frémit, friſſonne, a peur,
Craint de tomber dans les mains du voleur;
Et tremblant pour ſa bourſe, encor plus pour ſa vie,
A tous les Saints du Paradis
Se recommande, & gagne ſon taudis,
Bien guéri, cette fois, du vice de l'envie;
Bien réſolu de ne plus épier
Qui que ce ſoit, & de laiſſer là Blaiſe,
En pleine liberté, vivre tout à ſon aiſe.
Contre les envieux on a tort de crier:
Souvent fort à propos leur éguillon nous pique;
Un calme trop conſtant tôt ou tard eſt fatal.
L'envie eſt au monde moral,
Ce que les vents ſont au monde phyſique.

EPIGRAMME.

VIVENT les jeunes Médecins,
Pour adminiſtrer à nos femmes
Des remedes doux & bénins.
Oh! comme ils ſont chéris des Dames,
Ces Eſculapes élégans!
-- Mais les croyez-vous bien ſçavans?
-- Je n'en ſçais rien; adreſſez-vous à Liſe,
C'eſt elle qui les préconiſe.

AUTRE.

QUAND vous dites que votre pere
Etoit honnête, alloit ſon droit chemin,
Vous nous en impoſez, Silvain;
Car j'ai la preuve du contraire
Dans un bon titre en parchemin.

AUTRE.

DE l'aveugle fortune obſervez l'injuſtice.
Géronte né méchant, dominé par le vice,
Ne manque de faveur, de crédit ni de bien;
Tranche du grand, fait bonne chere,
Habite un Palais. — Et Valere?
— Valere eſt honnête homme, & Valere n'a rien.



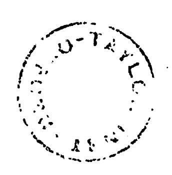
CONTE.

JE n'y peux plus tenir, disoit un jour Hutin,
A Pison, son ami, son plus proche voisin.
Des créanciers de toute sorte,
Un escadron fier & mutin,
A toute heure du jour assiégeant ma porte,
Veut de l'argent, & de l'argent sans fin.
Comment pourrai-je, ami, contenter tout ce monde?
— Travaille à devenir, quelque part à la ronde,
B **, S ****, ce sont des places d'or:
J'en connois cent, c'est trop peu dire encor,
Qui ne payent jamais, & chez qui tout abonde.

EPIGRAMME.

SI c'est pour gagner de l'argent,
Qu'en plaidant vous criez comme un homme en colere,
Faites-vous bien payer, tout le monde y consent;
Mais de grace, Guillot, que ce soit pour vous taire.





AUTRE.

CLOÉ porte, en tout temps, des odeurs dans sa poche:
Oui, sans la voir, il suffit qu'on l'approche,
Pour la connoître à ce maudit parfum;
Ce qui devient très-importun:
Mais cependant loin que cela m'offense,
Je ne l'en blâmerai jamais;
Cloé ne sent si bon, je pense,
Que pour ne pas sentir mauvais.

AUTRE.

LAURE a beaucoup d'esprit.-Parlez-vous tout de bon?
-- Assurément, on la cherche, on la fête.
-- Expliquez-vous, Dorval, est-elle sage, honnête?
La voit-on s'occuper du soin de sa maison,
De son époux, de ses enfans? -- Oh! non.
--Eh bien, Laure n'est qu'une bête.



LE MÉDECIN

Payé de sa vanité.

Un Médecin jaloux de vanter sa science,
Me disoit, l'autre jour, en grande confidence:
Dans tous les environs nul n'est égal à moi,
Pour la pratique & pour la théorie.
Lors ayant cru de bonne foi
Qu'au lieu du dernier mot, il avoit dit tuerie:
Je le sais bien, repris-je, & c'est aussi pourquoi
De vous & de votre Art très-fort je me défie.

NOUVELLE MÉTHODE

De lire les Sentences de certains Juges.

Pourquoi donc, me disoit un Suppôt de Justice,
Publiez-vous par-tout, & sans ménagemens,
Que la corruption, la brigue, l'artifice
Déterminent les Jugemens
Que l'on rend dans notre Village?
Je crains très-fort qu'un tel langage
Ne vous attire un jour quelques désagrémens.
Pour nos Juges, Basile, ayez plus d'indulgence:
Ils pêchent plus par ignorance,

Que par mauvaiſe mauvaiſe intention.
Ainſi, ſans s'arrêter aux vaines apparences,
D'où vient ne pas uſer d'une précaution,
Qui, dans pareilles circonſtances,
Vous aideroit beaucoup à les croire innocens;
Et qu'à vous enſeigner volontiers je conſens.
Pour trouver juſtes leurs ſentences,
Il faut les prendre à contre-ſens.

EPIGRAMME.

UN jour qu'on enterroit la Femme de Lucas;
Oh! combien, diſoit-il, avec les yeux humides,
La pauvre Créature étoit de bon pourchas,
En quelque lieu qu'elle portât ſes pas,
On ne la vit jamais revenir les mains vuides.

AUTRE.

BRICE étoit Avocat, il s'eſt fait Médecin;
Sa fortune en ſera plus rapide & plus ſure.
Ce n'eſt pas tout. Son fils m'a conté ce matin
Que dans la même Ville il eſpere une Cure.
O vous qui l'habitez, hélas! que je vous plains!
Par quel art pourez-vous échapper de leurs mains?

ÉPIGRAMME.

EN voyant la mine hypocrite
De notre bon ami Dupui,
Diroit-on pas que le mérite
Eſt choſe naturelle en lui.

AUTRE.

A CINQUANTE ans paſſés, Coraline s'étonne
Que ſa Cour ſoit déſerte, & qu'Iphis l'abandonne,
Pour moi, je n'en ſuis point ſurpris;
Vieille Bête n'eſt d'aucun prix.

AUTRE.

DIRE qu'avec des ſavonnettes
On peut ſe décraſſer, c'eſt une grande erreur.
Fils d'un Barbier, Griffon, mon Procureur,
N'en a pas, j'en ſuis ſûr, l'ame & les mains plus nettes.



ÉPIGRAMME.

* * *

FONVILLE eſt un Auteur plus envieux que ſage;
M'ayant lu, par deux fois, tout ſon dernier ouvrage;
J'entreprends, à mon tour, de lui lire le mien;
Il l'écoute, eſt-il lu? vîte il parle d'un autre.
Et ſur le ſien encor ramene l'entretien.
Eh bien! demandrez-vous, que penſe-il du vôtre?
Je vous l'ai déjà dit, il me parle du ſien.

AUTRE.

QUE dites-vous d'un Avocat,
Qui fait autant d'effort pour voiler l'injuſtice;
Que d'autres en feroient pour démaſquer ce vice?
Je dis qu'un pareil homme eſt bien peu délicat;
Je dis qu'il ſe rend le complice
Du frippon, de l'uſurpateur
Dont il défend la cauſe avec tant de chaleur.

EPIGRAMME.

SI, comme une Momie, Albin, dans tous les tems,
Sa veste & son pourpoint du haut en bas boutonne,
Il ne faut pas que cela nous étonne ;
Tel il est en dehors, tel il est en dedans.

AUTRE.

VOUS demandez pourquoi si lestement
Lison s'agite, se tortille,
Change de place à tout moment,
Tantôt rêve, tantôt babille,
Et soupire éternellement.
Ah ! ne voyez-vous pas que cette pauvre fille
Voudroit tant un mari, qu'elle en seche, elle en grille.



AUTRE.

EXPLIQUEZ-moi, *Grimon*, pourquoi tous les procès
Que je perds devant vous, je les regagne après?
Seroit-ce donc par ignorance,
Ou bien par esprit de vengeance
Que vous me traiteriez avec tant de rigueur?
Or, en cela quel est le plus à plaindre
Ou du Juge qu'on voit enfreindre,
Sans retenue & sans pudeur,
Les loix dont il est le tuteur;
Ou de celui qu'il force, par malice,
A réclamer son bien de justice en justice?
Si l'un perd, en plaidant, son repos, son bonheur,
En jugeant aussi mal, l'autre perd son honneur.



LE GASCON QUI DÉLOGE, *CONTE.*

Un Gaſcon fin, ruſé, payant d'effronterie,
En quelque lieu qu'il plantât le piquet,
Forçé de déloger d'une chambre garnie,
Se hâtoit lentement de faire ſon paquet,
Pour que de tout un peu ſa malle fût remplie.
Furetant donc par-ci, par-là,
Son hôteſſe, qui s'en douta,
Vint lui ſignifier de ſortir au plus vîte,
Et de chercher un autre gîte,
S'il ne vouloit qu'on le fît arrêter
Comme un peu trop expert dans l'art d'eſcamoter.
Vous me prenez, ſans doute, pour un autre,
Répondit le Gaſcon, ſans ſe déconcerter,
Dieu me damne, Madame, on n'a rien pris du vôtre :
Certes, du bien d'autrui je fais ſi peu de cas,
Que tout votre vaillant ne me tenteroit pas ;
Mais au moins emportons le nôtre.



EPIGRAMMES DE MARTIAL.

Epig. XLIII. Liv. V.

DITES-MOI d'où vient que Cloris
A de moins belles dents que sa Cousine Annette ?
C'est que l'une jamais n'en connut bien le prix,
Au lieu que l'autre les achete.

AUTRE, *du même.*

Epig. XXXIV. Liv. VIII.

CLÉON, mauvais sujet, à sa femme ressemble ;
Tous deux, également méchans,
Ont les mêmes défauts, ont les mêmes penchans,
Et tous deux ainsi faits ne peuvent vivre ensemble.



AUTRE *du même.*

Epig. XIII. Liv. II.

VOUS voulez, dites-vous, plaider & vous défendre ;
Je vous entends, Fabrice, au lieu d'un créancier
Vous en voulez plusieurs, Huissier, Juge, Greffier,
Procureur, Avocat. Autant vaudroit se pendre.
Ah ! croyez-moi, payez, sans plus attendre.

AUTRE *du même.*

Epig. XLVII. Liv. XII.

DIFFICILE, facile, impérieux & doux,
Ariste, on ne peut vivre avec vous, ni sans vous.

AUTRE, *du même.*

Epig. V. Liv. IX.

CLAIRE veut épouser Pison ;
Je ne la blâme pas, elle ne peut mieux faire ;
Mais Pison ne veut point de Claire :
Ah ! je l'en félicite & dis qu'il a raison.

AUTRE, *du même*.

Epig. XCIX. Liv. IV.

Pourquoi, Valain, condamnez-vous mon livre?
Mes Vers, vous le voyez, ſont des jeux innocens.
Volez, pillez, aſſaſſinez les gens;
Mais au moins permettez qu'à mon goût je me livre.

AUTRE.

Epig. XC. Liv. XI.

Laïs, trop de fraîcheur déplaît dans ce jaſmin;
Je l'aimerois bien mieux ſortant de votre ſein.

AUTRE.

Epig. XCVII. Liv. I.

Vous vous imaginez ſans doute,
De tous nos Avocats être le plus inſtruit;
Mais comment voulez-vous, cher Bertrand, qu'on vous goûte?
Vous ne plaidez jamais que lorſqu'on fait grand bruit.
Maintenant qu'on ſe taît, parlez, je vous écoute.

LE TEMPS, LA PEINE ET L'ARGENT PERDUS.

VOYANT de cent plaideurs l'humble & triste cohue,
Du Temple de Thémis occuper l'avenue,
Aller, venir, verser l'or & l'argent,
Demain & tous les jours en reverser autant,
Jusqu'à ce que le tout s'écoule en pure perte,
Perte s'entend des seuls plaideurs,
Dans la bourse toujours ouverte
D'insatiables Procureurs,
Et d'autres gens non moins avides :
Tout aussi-tôt je pense aux Danaïdes,
Qui d'un fleuve versant & reversant les eaux,
Sans relâche, sans fin dans d'immenses tonneaux,
Bien loin de les remplir, les trouvent toujours vuides.

EPIGRAMME.

VENANT de servir son quartier,
Et de retour en sa Province,
Ménalque, dites-vous, fait le fat, est altier.
Est-il bien riche ? -- Non, sa fortune est très-mince.
-- A-t-il au moins quelque talent ?
-- Il a, si c'en est un, celui d'être insolent.

CHANSON DE TABLE.

Air : *Il faut aimer, c'est la loi de Cythere.*

CHARMANT Bacchus, délices de la terre,
Sous tes drapeaux l'avantage est bien grand !
Chacun de nous, étant armé d'un verre,
Provoque, attaque & tient ferme en son rang.
Des flots de vin coulent dans cette guerre,
Ce qui vaut mieux que des ruisseaux de sang.



Un pauvre Epoux ne ranime sa flamme,
Qu'autant qu'il boit de ce nectar divin.
O Mahomet ! que tout le monde blâme,
A dire vrai, tu ne fus guères fin,
Quand tu permis d'avoir plus d'une femme,
Et qu'aux Maris tu défendis le vin.



Sans ce doux jus notre ame se resserre,
Lui seul produit d'aimables entretiens ;
Lui seul versé, pétillant dans un verre,
De l'amitié raffermit les liens.
Pandore a mis tous les maux sur la terre,
Et la bouteille y répand tous les biens.

Oui, mon Voisin, au fond de ma bouteille
Sont le bonheur, l'esprit & la gaîté.
Ah! versons donc ce doux jus de la treille,
Pour vîte atteindre à la félicité:
Sans oublier qu'en affaire pareille,
On n'auroit rien, s'il en étoit resté.

EPIGRAMME.

QU'EN perfides détours Silvain est un grand Maître?
Peu connu, c'est le seul de tous nos Avocats,
Dont, au premier abord, on fasse quelque cas;
Plus connu, c'est celui qu'on trouve le plus traître.



AUTRE.

ROSE demain doit épouser Lucas.
Eh bien, Doris, que vous en semble ?
En les voyant tous deux si pesans & si gras,
Sans doute vous direz tout bas,
Oh ! combien de matiere ensemble !

AUTRE.

AU Diable soit le mal avisé Juge,
Dont l'injuste *dictum* me condamnant tout net,
M'expose à la merci d'un frippon qui me gruge :
Je n'en suis point surpris, me dit maître Grabuge,
Je sçai que contre vous cet ivrogne opinoit
Tout-à-la-fois du verre & du bonnet.

AUTRE.

QUAND on vous voit, Cloris, orgueilleuse & hautaine,
Nous rendre à peine le salut,
Vous voulez nous tromper, voilà tout votre but ;
Mais pensez-vous qu'on s'y m'éprenne ?



AUTRE

contre un Procureur.

MAITRE Griffon, qu'en la fange on vit naître ;
Et qui si bien faites votre métier,
Que vous voilà comme un gros Financier ;
Ce n'est pas sans raison qu'on vous appelle maître ;
Car à l'ouvrage on connoît l'ouvrier.

MADRIGAL.

LORSQUE je veux toucher votre peau blanche & fine ;
Pourquoi d'un ton qui m'assassine,
En repoussant ma main, me dites-vous tout beau ?
Ah ! ne le dites plus, c'est m'arracher la vie ;
C'est me faire souffrir un supplice nouveau.
Sans que vous le disiez, adorable Silvie,
Ne sçai-je pas que vous avez tout beau ?



EPIGRAMME.

POUR tempérer d'un bain l'excessive chaleur ;
Le moyen le plus efficace
Est d'y mettre un instant Grésillon le Docteur ;
Mais si vous n'en tirez promptement cet Auteur ;
L'eau, fût-elle bouillante, acquiert un froid de glace.

AUTRE.

* * *

C'EST à tort qu'on dit l'homme inconstant & léger,
S'il est changeant, s'il a des fantaisies,
Ce n'est que pour des minuties ;
Qui ne méritent pas la peine d'y songer :
Mais ce qui peint son cœur & le caractérise ;
C'est qu'étant une fois vicieux & méchant,
De se rendre meilleur rarement il s'avise,
D'où je conclus qu'il n'est que trop constant.



MORALITÉ.

MORALITÉ.

* * *

Les gens d'eſprit, & cela me ſurprend,
Sont en bute aux mépris que les grands leur témoignent;
Mais prompts à ſe venger, à leur tour ils dédaignent
Les grands qui n'ont que le ſeul nom de grand.
Que font les gens de bien ? Avec raiſon ils plaignent
Et les grands & les beaux eſprits,
Qui, ſans vertu, s'eſtiment un grand prix.

L'HOMME VAIN.

* * *

Peu riche, étant à pied, je traverſe une rue:
D'où vient qu'en cet état, Liſandre me ſalue,
Et craint même de me manquer,
Lui, qui, tant d'autres fois, en détournant la vue,
Evitoit avec moi de ſe communiquer ?
C'eſt qu'aſſis près d'un grand dans un leſte équipage,
Et fier d'un tel honneur, le glorieux enrage
De ſe faire, en paſſant, connoître & remarquer.

STANCES

Adressées à M. de VOLTAIRE en l'année 1772.

ILLUSTRE Citoyen du monde ;
Dont le cœur dicte les écrits,
Dont la plume toujours féconde
Instruit, enchante nos esprits :
O Voltaire ! par quel caprice
Le Public ne rend-il justice
Qu'après qu'on est dans le tombeau ?
Pourquoi ne peut-on, sans envie,
Apprécier, pendant leur vie,
Ceux qui nous servent de flambeau ?

Les Sçavans que ce sot usage ;
Par l'ingratitude introdui,
Priva d'un légitime hommage,
En sont-ils moins grands aujourd'hui ?
Tel, qu'injustement on méprise,
Qu'on insulte, qu'on satyrise,
Charmera la postérité :
Une injustice passagere
Affecte peu, lorsqu'on espere
Jouir de l'immortalité.

De ta divine Henriade,
L'ingénieuse fiction
Confond la critique mausſade,
Fait honneur à la Nation.
Tous les reproches d'impuiſſance,
Qu'eſſuya ſi long-tems la France,
Graces à toi ſe trouvent faux :
Rival de Milton & du Taſſe,
Si l'un ou l'autre te ſurpaſſe,
C'eſt moins en beautés qu'en défauts.

Deux Auteurs, dont la France eſt fiere,
Venoient de nous être enlevés :
Tu parus, & l'Europe entiere
Crut ces grands hommes retrouvés.
Comme eux, tu démaſques le vice ;
Comme eux, tu nous peins la Juſtice
Sous des traits qui la font aimer.
On s'attendrit pour ta Zaïre ;
On tremble quand Brutus conſpire,
Et l'on finit par t'admirer.

Quel autre eut, comme toi, la gloire
De faire paſſer ſes lecteurs,
De la Poëſie à l'Hiſtoire,
Par des chemins ſemés de fleurs ?

Ta critique instruit & redresse ;
Ta Philosophie intéresse ;
Ton goût sçait orner la raison ;
Et, par un art qui nous étonne ;
Tu fais revivre en ta personne,
Virgile, Sophocle & Varron.

Avant qu'un autre, sur la scène,
Comme toi, nous vienne étaler
Tous les trésors de Melpomène,
Que de siécles vont s'écouler !
Thalie autrefois si riante,
Maintenant sombre & larmoyante ;
Baisse, décline chaque jour.
D'où vient cette étrange manie ?
Hélas ! le regne du génie
Seroit-il passé sans retour ?

N'en doutons point, tout a son terme ;
Tout fuit ; rien n'est stable ici bas.
Alors qu'on se croit le plus ferme,
Souvent on recule à grands pas.
J'ai vu des Sçavans qui prétendent
Que plus nos lumieres s'étendent,
Plus notre goût doit s'émousser.
D'autres disent que, dans le monde,

Les Arts volages font la ronde,
Sans jamais vouloir se fixer.

Ne pouvant prévoir quelle route
Prendront les choses après nous,
Jouir du présent est sans doute,
L'art le plus sûr & le plus doux.
Dignes peintres de Cornélie,
De Monime, d'Iphigénie,
Par vous tous nos goûts sont fixés.
Et toi, qui marches sur leurs traces,
Menant à ta suite les Grâces,
Nous te possédons, c'est assez.

Quelques écarts de ta jeunesse
T'aviliroient-ils à nos yeux ?
Quelques traits d'humeur, de foiblesse
Te rendroient-ils moins glorieux ?
Non, il n'est point, dans la nature,
De si parfaite créature,
Qui n'offre un exemple pareil.
L'astre qui brille sur nos têtes,
Se tache, forme des tempêtes,
Et cependant c'est un Soleil.

O vous ! dont les cœurs ne respirent
Que vengeance, déloyauté,
Lisez ses écrits, ils inspirent
La clémence, l'humanité.
De l'implacable rigorisme,
Et de l'aveugle fanatisme
Il travailloit à nous guérir,
Quand votre insolente cabale,
Avec une rage brutale,
Ne s'occuppoit qu'à le noircir.

Que sont devenus ces Zoïles,
Ces aveugles aventuriers,
Qui, dans leurs écrits imbéciles,
Cherchoient à flétrir ses lauriers ?
Ils ne sont plus : leur troupe entiere
Est dans l'oubli, dans la poussiere
Ensevelie avec leurs noms :
Et lui, comblé d'ans & de gloire,
Conservant son goût, sa mémoire,
Plus il vit, plus nous l'admirons.

Fernei, maison délicieuse,
De son choix tu te réjouis ;
Plus d'une ville est envieuse
Du vrai bonheur dont tu jouis.

Ici les arts qu'il encourage,
Là, les malheureux qu'il soulage;
Sont charmés d'être sous sa loi:
Entr'eux tous la concorde brille;
C'est une nombreuse famille,
Dont il est le pere & le roi.

Vivant ainsi, sage Voltaire,
Dis-moi, n'es-tu pas plus heureux
Qu'au temps où tu cherchois à plaire
A des grands toujours dédaigneux?
Par tes soins la terre fertile
Décore, enrichit ton asyle;
T'offre des fruits, t'offre des fleurs.
Libre, content, loin des orages,
Tu te complais dans tes ouvrages,
Et ris de nos folles erreurs.



RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE
A L'AUTEUR.

A Fernei, ce 12 Mars 1772.

LE Vieillard de ſoixante-dix-huit ans, très-malade, & preſqu'aveugle, a reçu au milieu des neiges des Alpes & du mont Jura les Vers dont M. D*** l'honore. Si quelque choſe pouvoit le ranimer, il le ſeroit par le plaiſir qu'il a reſſenti en les liſant. L'état où il eſt ne lui permet pas d'exprimer, comme il le voudroit, la reconnoiſſance dont il eſt pénétré.

ÉPIGRAMME.

POUR bien mourir, s'il ne faut que bien vivre,
Notre ami Gourmanville offre un exemple à ſuivre :
Le pauvre homme boit fort, mange avec appétit ;
Va du lit à la table, & de la table au lit ;
Du Cuiſinier français ſçait par cœur tout le Livre :
Concluons donc, d'après ce que j'ai dit,
Qu'on peut très-bien mourir, en vivant comme il vit.

EPIGRAMME.

D'UN très-grand né Simonide est pourvu.
– Cela l'empêche-t-il d'être honnête homme, affable ?
– Non, mais le plus grand mal est que le pauvre diable
Fait maigre chere avec ce superflu.

LE PLAIDEUR,

CONTE.

UN vieux Praticien, très-obstiné plaideur ;
Ayant fait assigner Timon le laboureur,
A lui remettre une méchante vigne,
Provenant, disoit-il, de son estoc & ligne ;
S'il ne tient qu'à cela, lui répond l'acquéreur ;
Très-volontiers je vous la cède.
Lors le Vieillard surpris d'un pareil dénouement ;
S'écrie avec emportement :
Parsambleu ! ce n'est pas de la sorte qu'on plaide.



EPIGRAMME DE MARTIAL.

Epig. LV. Liv. II.

VOUS voulez que je vous respecte,
Et moi, je voulois vous aimer
D'une amitié non feinte, ni suspecte :
N'importe, il faut se conformer
A cette loi, quoiqu'un peu dure.
Oui, très-exactement je vous obéirai :
Vous serez respecté, Damon, je vous le jure ;
Mais jamais plus je ne vous aimerai.

AUTRE, *du même.*

Epig. III. Liv. II.

DE vos dettes, Gillet, pourquoi vous effrayer,
Non, vous ne devez rien ; non, pas même une obole,
Chassez de votre esprit toute crainte frivole.
On n'est censé devoir qu'autant qu'on peut payer.



AUTRE, *du même.*

Epig. LXXVII. Liv. IV.

CONTENT, plus que content de la médiocrité,
Où j'ai vécu dès ma plus tendre enfance,
Les biens, ni les honneurs ne m'ont jamais tenté.
Le ſeul vœu que je faſſe avec le plus d'inſtance,
Le ſeul que mon eſprit ſe plaiſe à répéter;
Le ſeul enfin, Cléon, qui puiſſe me flatter,
Eſt de te voir à la potence.

AUTRE, *du même.*

Epig. LXXXVIII. Liv. IX.

POUR m'attacher à toi, Damis, il fut un tems,
Où tu me fis force préſens:
Aujourd'hui, me croyant engagé pour la vie,
La ſource de tes dons tout-à-coup s'eſt tarie,
Et mon zèle, dès-lors, en a fait tout autant.
Me reprocher d'être inconſtant,
Ce ſeroit, tout enſemble, injuſtice & folie.
Damis, en me faiſant du bien,
Tu ſçus me retenir par un très-bon lien;
En ne m'en faiſant plus, ce lien ſe délie;
Libre alors, je m'échappe. On n'a rien avec rien.

AUTRE, *du même.*

Epig. LXXIII. Liv. I.

A VOTRE femme on n'eût osé toucher
Tant qu'il vous plût de ne la pas cacher.
Vous placez autour d'elle une troupe de gardes,
Aussi-tôt mille amans à plumets, à cocardes,
Viennent, à prix d'argent, partager votre lit.
O Licidas ! que vous avez d'esprit !

AUTRE, *du même.*

Epig. XL. Liv. I.

TA malice, Ariston, n'offre rien qui m'étonne:
Blâme, fronde mes Vers, je te les abandonne:
N'épargne pas aussi les plus honnêtes gens;
Mais, infâme envieux, pour prix de tes talens,
Ne puisses-tu jamais faire envie à personne.



LE MONDE VENGÉ.

A L'AMÉRIQUE ôter ſes fers,
Vouloir que les humains, dans les deux hémiſpheres,
Par le commerce unis, ſe traitent comme freres;
Leur procurer la liberté des mers,
C'eſt le projet, c'eſt le vœu d'un Roi ſage,
Que mille nations béniront d'âge en âge.
Quelle guerre eut jamais une plus noble fin?
LOUIS combat, & l'univers partage
L'inappréciable avantage
D'humilier un peuple impérieux & vain.
A ce peuple arrachons le ſceptre de la main,
Sceptre de fer, qu'un affreux brigandage
Rend le fléau du monde entier.
Ah! c'en eſt fait de ce coloſſe altier.
Français, d'un pôle à l'autre ouvrez-vous un paſſage;
Que, par vous, l'océan délivré d'eſclavage
Soit libre, ſoit commun à tout le genre humain.
Tel eſt l'arrêt que dicte le deſtin:
L'Anglais l'écoute, en frémiſſant de rage,
Tandis que l'univers ſouſcrit & rend hommage
Aux ſublimes ſtatuts de ce décret divin.
Déja la paix s'empreſſe à couronner l'ouvrage;

Déja le Dieu des mers plus calme & plus serein,
Pour combler nos desirs, nous accorde un Dauphin.
Dans ce don précieux, dans ce céleste gage,
Tu vois, France, tu vois l'infaillible présage
D'un brillant avenir & d'un bonheur certain.

» Orbem nunc oriens magno jam lumine replet ;
» Illustris cursus in medio quid erit ? »

FIN.



